N° 192 SEPTEMBRE 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La perfection exigée par le sacrifice de la Messe

On me demande, mes chers confrères, de vous parler, dans un esprit communautaire, de la perfection exigée par la célébration de la Messe. En me proposant ce sujet, M. Chalve, faisant allusion aux différents articles parus dans *L'Ouvrier de la Moisson* sur l'état de perfection, me rappelait cette doctrine d'après laquelle cet état, réalisé en plénitude dans la personne de l'évêque, doit l'être en participation chez le prêtre. C'est là, remarquait M. le supérieur de Miramas, l'un des principes dogmatiques essentiels au mouvement inauguré en faveur de la vie

(1) Cette étude a été lue, ainsi que la suivante, à la sixième Journée Communautaire de Montmartre, le 17 juillet dernier. La thèse de M. le chanoine Masure peut être discutée entre théologiens, mais elle a, au point de vue spirituel, l'incontestable avantage de nous orienter vers une conception « organique » du sacerdoce qui répond, semble-t-il, aux besoins les plus vitaux de notre époque... Le compte-rendu intégral de cette Journée paraîtra prochainement dans *L'Ouvrier de la Moisson* (Miramas). (N. D. L. R.)

commune. Mais, dans ces conditions, et si ce principe est admis, que M. Chalve me permette de lui dire que mon sujet est tout traité à l'avance : en parlant de la Messe et de la perfection qu'elle exige, il me suffira de montrer que c'est à l'autel que notre participation à l'état sacerdotal de notre évêque est poussée à son maximum de pouvoirs, de devoirs, et par conséquent d'exigences. Chez notre évêque, ces pouvoirs et ces devoirs se confondent avec l'état de perfection ; dans la mesure où il nous fait communier, par l'ordination, à ces pouvoirs et à ces devoirs, il nous oblige et il nous élève à notre tour à la perfection. Mais à l'autel eucharistique, ces pouvoirs vont jusqu'à réaliser sacramentellement l'unité du corps mystique grâce à la transsubstantiation de nos pains multiples et dispersés au Corps unique du Christ. Ces pouvoirs, qui sont les leurs, les évêques nous les livrent pour que notre sacerdoce s'exerce en dépendance du leur. Du même coup, ils nous confient, en dépendance des leurs également, une partie de leurs devoirs, parmi lesquels celui de la perfection.

Pour mettre un peu d'ordre dans le développement de ces idées, je les reprendrai en tenant compte du cadre syllogistique où je viens d'essayer provisoirement de les renfermer. Je rappellerai d'abord *la majeure* : que le sacerdoce est une participation partielle et subordonnée au ministère épiscopal, lequel constitue un état de charité ou de perfection; — ensuite *la mineure* : que cet état de perfection ou de charité, l'évêque l'exerce sacramentellement à l'autel où il consacre le Corps de Jésus-Christ et du coup réalise l'unité de l'Église dans la charité ; — *la conclusion* : que celui qui célèbre la Messe à la place de son évêque doit comme lui vivre dans la charité, c'est-à-dire dans la perfection, dont il est à l'autel le ministre sacrificiel et sacramentel.

*
* *

I. — *La majeure* : le sacerdoce (ou la prêtrise) consiste dans notre participation partielle et subordonnée aux fonctions apostoliques et pastorales de l'évêque. C'est la doctrine à laquelle semblent conduire de plus en plus les études diverses et multiples parues dans *L'Ouvrier de la Moisson* et autrefois dans le *Bulletin des Anciens Élèves de Saint-Sulpice.*

Cette conception s'écarte volontiers d'une autre définition, plus étroite, également reçue en spiritualité, en vertu de laquelle le sacerdoce consisterait simplement dans le pouvoir personnel de consacrer l'Eucharistie et d'administrer les sacrements, sans autre référence sacramentelle à l'évêque que l'ordination originelle par laquelle il nous a donné ces pouvoirs. Que cette idée individualiste du sacerdoce ait pénétré chez nous, c'est incontestable; qu'elle soit même reçue et à l'abri de toute censure théologique, cela me paraît également assuré. Mais nous la tenons pour faible et insuffisante ; elle suppose qu'à partir du moment où l'évêque, en nous imposant les mains, nous a communiqué une partie de ses pouvoirs, il n'a plus sur nous qu'un droit de juridiction, *reverentiam et obedientiam* ; mais notre ordre, dérivé originellement du sien, s'exercerait dorénavant, comme ordre, indépendamment du sien. Le prêtre, c'est un chrétien qui a le pouvoir de dire la messe. Mais il n'est pas essentiellement, par son ordre, un collaborateur de l'évêque et de ses fonctions pastorales. Sans doute, une nomination administrative peut ensuite lui attribuer par surcroît des fonctions pastorales; mais celles-ci n'ont pas leur principe sacramentel dans son ordination ; c'est au nom de l'obéissance canonique qu'il les exercera, — non

pour se servir du caractère essentiel qu'il avait reçu par l'imposition des mains. Son ministère pastoral dépend du pouvoir de juridiction possédé par l'évêque, il n'est pas en même temps une exploitation du caractère pastoral, quoique subordonné, possédé par le prêtre. Celui-ci était tout à l'heure un chrétien qui a le pouvoir de célébrer la messe. Le curé est maintenant un prêtre qui a des pouvoirs de juridiction. Ainsi tout est morcelé, tout est découpé, l'unité est perdue, et avec elle peut-être la charité qui cesse d'être considérée comme le principe et la définition de notre état.

Nos devoirs de charité pastorale apparaissent en effet, dans ce système, comme nous étant imposés après coup et comme du dehors. Notre nomination ne se contente pas de les spécifier, elle les crée en quelque sorte, car l'ordination n'aurait pas suffi à nous établir dans l'état de charité.

La vie commune sous ses formes multiples nous sera aussi imposée du dehors, à titre de boulevard de défense ou de précaution à prendre. Mais elle ne sortira pas de notre état comme le fruit de sa fleur.

Je n'ai pas besoin de dire qu'avec cette conception notre état sacerdotal est nettement inférieur à l'état religieux, au moins à celui des religieux prêtres. Égaux à nous par le pouvoir de célébrer la messe, ils nous sont supérieurs par leur ascèse. Et ainsi, au lieu de constituer un état parallèle au leur et différent, nous constituons un état inférieur, qui mérite bien cet adjectif de *séculier* qu'on a fini par lui appliquer au sens péjoratif, pour laisser entendre peut-être que nous sommes un clergé, non seulement de second ordre par rapport à l'évêque, ce qui est certain, — mais, ce qui est horrible, de seconde zone en face de la générosité et du devoir, à mi-côte entre Dieu et le monde, entre la perfection et les concessions.

Nous sommes bien obligés de dire que cette conception, si elle triomphait jusqu'au bout, nous ferait perdre notre latin et notre courage. Aussi, pour continuer à voir clair en nous-mêmes, à nous estimer en estimant notre état, nous sommes retournés aux origines, à l'Écriture et au Pontifical, et nous y avons trouvé une doctrine toute différente, qui déborde la précédente sans d'ailleurs la supprimer : *non tollere, non solvere, sed adimplere.*

Notre sacerdoce presbytéral ne consiste pas d'abord ni uniquement dans le pouvoir individualiste de consacrer le Corps du Christ et d'administrer validement les sacrements, mais dans notre participation subordonnée à la fonction apostolique et pastorale de notre évêque. Celui-ci nous a ordonnés comme des collaborateurs de sa charge, parce qu'il était débordé par ses obligations, — et qu'ayant à concilier à la fois l'unité de son église incarnée en sa personne, et la multiplicité écrasante de ses charges, il n'a trouvé d'autre solution que de confier une partie de celles-ci, avec les pouvoirs nécessaires, à des collaborateurs qui n'exerceraient ces fonctions qu'en dépendance de lui, et donc à titre subordonné. Le prêtre, c'est un chrétien qui participe aux pouvoirs et aux charges apostoliques de l'évêque, en dépendance de celui-ci, dans les limites d'ordre et de juridiction fixées par celui-ci et par l'Église.

Alors tout s'arrange : les textes des Actes des Apôtres, des Épîtres de saint Paul sur les presbytres-épiscopes; les renseignements fournis par saint Ignace d'Antioche sur l'organisation des Églises des deuxième et troisième générations; et les textes du Pontifical, où la formule : *Accipe potestatem celebrandi missas,* est de date tardive et médiévale, tandis qu'au contraire la prière eucharistique de l'imposition des mains, où il n'est même pas fait allusion au pouvoir de célébrer la messe, souligne fortement

la collaboration apostolique. En remontant aux origines, on constate que tout devient clair, exigeant, et coordonné : nous sommes par notre ordre des collaborateurs de l'évêque, voilà notre vraie définition.

La prêtrise n'est donc pas une sorte d'institution séparée de l'épiscopat, consistante par elle-même, bien qu'incapable de se perpétuer par elle-même, et se rattachant à une volonté du Christ distincte de celle par laquelle il avait créé les Apôtres et les évêques ; sinon le sacerdoce, après avoir obtenu ses pouvoirs de l'épiscopat, ne lui devrait plus que l'obéissance, sans lui devoir sa raison d'être et sa définition.

Mais la prêtrise est historiquement comme théologiquement issue de l'épiscopat ou plutôt de l'apostolat, au sens primitif du mot, où celui-ci désigne les pouvoirs et les fonctions des *Douze*. Les apôtres ont conféré à des inférieurs une partie de leurs obligations pastorales, pour que ces prêtres inférieurs les exercent dépendamment d'eux : ce fut un sacerdoce participé, dérivé et subordonné.

Il y a donc non seulement une hiérarchie de juridiction, mais une hiérarchie d'ordre. Et ceci ne veut pas dire seulement que les inférieurs ont moins de pouvoirs d'ordre ou d'autres pouvoirs que les supérieurs, mais signifie que les inférieurs n'exercent leurs pouvoirs qu'en dépendance des supérieurs. Ils pourraient même à la rigueur avoir les mêmes pouvoirs d'ordre, comme aujourd'hui l'évêque auxiliaire à côté de l'évêque titulaire, cela ne les empêcherait pas de les exercer en dépendance, au point, pour certains de ces pouvoirs, de cesser d'être valides si les supérieurs le jugeaient bon.

Tout récemment, dans l'allocution que S. Ém. le Cardinal Liénart, évêque de Lille, adressait pendant la retraite aux ordinands de son diocèse, il disait approximative-

ment ceci : « En voulant ramener notre sacerdoce à des pouvoirs d'ordre personnels et indépendants de ceux de l'évêque qui nous les a conférés, nous en avons du coup restreint beaucoup la valeur et les exigences, — et cet individualisme théologique et sacramentel a été fatal à la dignité de notre état presbytéral. »

Quelque temps auparavant, comme j'expliquais en classe à mes élèves, dans le traité des Sacrements en général, la théologie d'ailleurs assez complexe de l'intention requise chez le ministre pour la validité des sacrements, l'un de mes jeunes auditeurs me demandait avec quelque malice : « Que penseriez-vous des prêtres qui, concélébrant avec leur évêque le jour de leur ordination, refuseraient leur intention au moment de la consécration, comme l'auraient pu faire les ordinands de Dijon aux temps malheureux de Mgr Le Nordez ? Il y aurait alors, chez les ministres, conflit entre deux intentions : laquelle l'emporterait ? La consécration ne serait-elle pas au moins douteuse ? » J'ai répondu, en pensant déjà au sujet que j'aurais à traiter devant vous : « elle ne serait pas douteuse, elle serait valide, — car l'intention de l'évêque d'une part et celle des prêtres concélébrants, fussent-ils nombreux, d'autre part, ne sont pas deux intentions égales à mettre en balance, où l'on doive compter les voix comme dans un régime de suffrage universel et individualiste. Dans l'ordre et dans le sacrement, il y a une hiérarchie, qui fait que l'une des intentions, celle de l'évêque, fût-il indigne personnellement, domine les autres et les annule au besoin. »

Et cette question m'introduit dans mon second point, où je dois parler de l'Eucharistie, c'est-à-dire de la célébration de la messe.

*
* *

II. — *La mineure.* Si le sacerdoce, pas plus que l'épiscopat, ne consiste simplement dans le pouvoir de célébrer validement les rites du sacrifice et des sacrements, il n'en est pas moins vrai que la charité apostolique et pastorale, qui définit l'état épiscopal aussi bien d'ailleurs que l'état de perfection propre à l'évêque, possède un signe efficace où elle est sacramentellement représentée et réalisée, et ce signe c'est l'Eucharistie. L'Eucharistie contient la charité, elle crée l'unité, parce qu'elle est le Corps même du Christ qui a tout réconcilié, Dieu et les hommes et les hommes entre eux. L'Eucharistie symbolise d'ailleurs cette unité de l'Église en même temps qu'elle la produit, parce que de tous les pains épars sur tous les autels du monde elle ne fait qu'un seul Corps unique, celui qui est né de la Vierge Marie et qui a été immolé sur la croix pour que nous soyons un comme le Père et le Fils ne sont qu'un.

Lorsque l'évêque célèbre le saint sacrifice de la Messe, il n'interrompt pas, par conséquent, cette activité apostolique qui l'oblige à étendre partout le règne de Dieu, c'est-à-dire la connaissance du Père et du Fils en laquelle consiste la vie éternelle ; mais il concentre dans un rit éminemment efficace en même temps que symbolique cette unité et cette charité dont il a la charge. Et si l'on veut, — sans cesser d'être évêque nulle part ni à chaque moment, il ne l'est jamais davantage, au moins sur le plan des signes sacramentels efficaces, que lorsqu'il monte à l'autel recommencer l'éternel mystère de l'unité, et refaire, grâce au sacrifice unique, l'unité du corps mystique, à l'image et par la vertu de l'unité du Corps eucharistique.

Saint et tout rempli de charité, l'évêque doit l'être par-

tout et toujours, — lorsqu'il parle, lorsqu'il visite, lorsqu'il commande, lorsqu'il baptise, lorsqu'il confirme, lorsqu'il administre l'église, lorsqu'il préside les assemblées des prêtres et des fidèles ;

mais saint, j'ose dire qu'il montre rituellement qu'il l'est, et qu'il fait sacramentellement qu'il le soit, lorsqu'il célèbre le mystère de la mort du Seigneur, de cette mort qui nous a sauvés et sanctifiés, — lorsqu'il offre le sacrifice qui nous réconcilie à Dieu et qui nous unit à nos frères.

Et dans ce sens-là, l'Eucharistie, après tant de définitions qu'on en peut donner, c'est le signe efficace et exigeant de la sainteté de l'évêque, qui doit être saint, en tant qu'héritier de la charité rédemptrice du Christ.

Mais alors, — puisque aussi bien c'est de nous, les simples prêtres, et non pas de l'évêque, qu'il est question dans ce rapport —, souvenons-nous des principes rappelés tout à l'heure. Le prêtre, lorsqu'il célèbre, ne le fait qu'en vertu d'une délégation et en quelque sorte à la place de l'évêque ; et participant au mystère de l'unité, de la charité et de la perfection, il doit lui-même se hausser jusqu'aux exigences de la sainteté épiscopale, — ou, si l'on veut, de la sainteté eucharistique.

Depuis longtemps, l'usage des messes basses individuelles et séparées, j'allais dire des messes closes et isolées, nous a fait perdre de vue cette unité du *presbyterium*, du corps presbytéral associé à l'évêque dans la célébration des saints mystères. Et nous n'avons plus aucune image, sauf le jour de l'ordination, de ce que devait être la concélébration antique, lorsque l'évêque consacrait l'Eucharistie, sur l'autel unique de son Église, à la messe solennelle et unique du dimanche, avec autour de lui tout son clergé presbytéral participant à ses pouvoirs, et par la place occupée, par les gestes accomplis,

par les services liturgiques rendus, affirmant l'unité sacrificielle.

Je ne suis même pas très sûr que la concélébration des messes d'ordination, — qui est, paraît-il, de date liturgique assez récente (fin du moyen-âge environ) —, nous donne exactement l'idée ou l'image du rit antique : car elle consiste plutôt en plusieurs messes réunies en une seule, comme nous pourrions le faire en certains lieux de pèlerinage pour gagner du temps ou de l'espace, si le droit canon actuel nous y autorisait. La concélébration antique, sur laquelle nous avons peu de renseignements, devait plutôt présenter la figure d'une seule messe, celle de l'évêque ou de l'église, célébrée par plusieurs, où chacun à sa place et suivant ses pouvoirs collaborait aux pouvoirs de l'évêque plutôt qu'il ne s'y superposait. On n'est pas très sûr, par exemple, que tous les prêtres prononçassent les paroles de la consécration : celles de l'évêque suffisaient. Néanmoins, à d'autres jours, et à défaut de l'évêque, ces prêtres allaient individuellement, pour les besoins des fidèles, célébrer dans les églises de campagne, avec le sentiment très vif qu'ils le faisaient à la place de l'évêque. Dom Leclercq a recueilli des textes dans ce sens dans l'article « Concélébration » du *Dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie*. Dans une lettre à un certain Decentius, insérée dans la Patrologie Latine, tome XX, colonne 556, le pape saint Innocent, qui est du début du V^e^ siècle, dit que le dimanche les prêtres étaient dispensés d'assister l'évêque à l'autel, parce qu'ils devaient se disperser dans les paroisses : *quia die ipsa propter plebem sibi creditam nobiscum convenire non possunt*. Mais pour maintenir le principe de l'unité, le pape leur envoyait par ses acolytes l'Eucharistie consacrée par lui : *idcirco fermentum a nobis confectum per acolythos accipiant ut se a nostra communione, maxime illa die,*

non judicent separatos. Enfin, dans les paroisses trop éloignées, que les acolytes ne pouvaient atteindre, les prêtres titulaires avaient le privilège, le dimanche, de célébrer la sainte Eucharistie par eux-mêmes (*Dict.* Cabrol, t. III, col. 2474).

Il n'est pas question de rétablir ces usages, ne serait-ce que parce que notre piété moderne sacerdotale, sans parler de celle de nos fidèles, a besoin tous les jours de notre messe quotidienne et personnelle. Mais, en dépit de l'évolution du droit canonique et de la liturgie, ces antiques usages nous rappellent que c'est toujours au nom, pour ainsi dire à la place, de notre évêque, et en tout cas en union avec lui, que nous célébrons la messe. Et puisqu'il ne la célèbre que pour affirmer, représenter et perpétuellement produire et rétablir dans le monde cette charité qui définit son état, et qui définit la perfection, nous devons, en participant à ses pouvoirs, participer aussi à ses grâces et à ses devoirs, c'est-à-dire à la perfection.

Mais alors, la vraie vie commune est celle de l'autel, où nous vivons notre vie eucharistique et de sainteté en commun avec notre évêque. Dans les basiliques chrétiennes primitives, l'autel d'ailleurs devait être matériellement unique, comme unique aussi la messe dominicale; — et l'unité de l'autel n'était pas seulement ce qu'elle est restée, une vérité théologique et dogmatique à cause de la Victime unique et de l'Église épouse unique, c'était une unité de marbre ou de bois, symbole de la première. Aujourd'hui que cette table consacrée s'est fragmentée en une multitude de pierres d'autel distribuées dans autant de chapelles, — conformément, je le répète, à une évolution de la piété et de la dévotion qu'il n'est pas question de faire retourner en arrière —, nous nous souviendrons de cette sainteté de l'évêque, qui n'est pas autre chose que la sainteté de l'Église, et au nom de

laquelle nous célébrons chaque matin, en refaisant le geste de l'unité, en symbolisant et en procurant la charité. Et c'est dans cette charité, nous le savons, que consiste la perfection incarnée dans le Corps qui par dilection mourut sur le Calvaire. Comment oserions-nous, en accomplissant le mystère de la charité au nom de quelqu'un qui doit la pratiquer, oserions-nous ne pas participer à la sainteté de l'Église issue de ce Corps ressuscité et vivant que nous immolons sur l'autel ?

***

III. — Et c'est notre *conclusion*, sur laquelle, si la démonstration a été bonne, je n'ai pas besoin d'insister.

Si le sacerdoce presbytéral ne consistait que dans le pouvoir de célébrer la messe, il exigerait déjà la sainteté, mais le prêtre diocésain serait un isolé, un malheureux, laissé à lui-même avec un pouvoir formidable qui augmenterait terriblement ses responsabilités en diminuant ses chances de salut. Mais si le prêtre est un être articulé à toute une société religieuse, et surtout subordonné à ce personnage en état de perfection qu'est l'évêque, tout entier appliqué à la vertu parfaite qui est la charité et dont l'exercice le sanctifie incessamment, — alors dans cette communauté de la vie docésaine, la vie sacerdotale est possible. Dans cette vie, la messe est un sommet et comme un Thabor matinal et quotidien, — mais c'est un sommet qui repose sur de fortes pentes qui l'appuient, sur une existence tout entière subordonnée à la charité dont cette messe est le signe efficace.

E. Masure,
directeur au Grand Séminaire
de Lille.

La perfection exigée par le ministère des âmes

J'exprimerai mes pensées sur ce très grand sujet en les rattachant à quatre principes :

Le ministère des âmes exige :

1° la perfection de la vie d'oraison ;
2° la perfection de la vie d'ascèse ;
3° la perfection des vertus ;
4° la perfection de la sainteté.

I. — Le ministère des ames exige la perfection de la vie d'oraison

Le ministère des âmes est un ministère d'enseignement, de direction spirituelle et de sanctification, d'action apostolique ou d'œuvres :

1° *Ministère d'enseignement :*

Quelle que soit la forme de son enseignement, le prêtre doit prêcher son oraison, le prêtre prêche son oraison. Toute autre prédication risque d'être insincère, sûrement elle deviendra creuse et banale.

Et l'oraison qu'il prêche ce n'est pas l'oraison du matin, ni même celle qu'il aura plusieurs fois faite sur le sujet de son enseignement, c'est l'oraison qu'il vit, c'est sa vie d'oraison.

Nous rencontrons ici un fait d'expérience universelle et élémentaire et dont rendent également, mais diversement, témoignage ceux qui ont et ceux qui n'ont pas de vie d'oraison.

2° *Ministère de direction spirituelle et de sanctification des âmes :*

Il y a une *science* de la direction spirituelle qui s'apprend dans les livres. Elle a ses principes, sa méthodologie, ses écrivains et sa littérature. Mais elle est de telle nature — car elle parle de Dieu et de Jésus, des âmes, de la vie de Jésus dans les âmes, du péché, du salut, de la sainteté, des sacrements et de la prière, de la mortification, de l'amour du prochain, de la vie éternelle, — elle est de telle nature que, même comme science, elle n'est parfaitement accessible qu'aux hommes d'oraison. Ainsi la musique, même comme science, n'est parfaitement accessible qu'aux artistes.

— Mais justement elle est aussi un *art* : il y a un art de la direction et de la sanctification des âmes. Cet art ne s'acquiert que par la vie d'oraison. Même de baptiser il y a un art, qui est un art spirituel. Une bonne femme de Littlemore rappelait, longtemps après, comment, avec quel sentiment des réalités spirituelles, Newman baptisait (Newman protestant) : il baptisait par son oraison.

A plus forte raison le reste de ce ministère tout spirituel et qui doit être si profondément humain : où l'on touche Dieu, la vie de Jésus, les âmes; et le péché, les passions et les instincts; où l'on conduit les êtres, les plus purs et les plus fragiles en même temps, des abîmes aux sommets, mais jamais très loin de la fange : la direction spirituelle est un art d'oraison.

— Enfin la direction spirituelle et la sanctification des

âmes c'est un « *don* », non un don naturel, quoique les aptitudes naturelles, d'ordre intellectuel et surtout d'ordre moral, y soient fort utiles, mais un don surnaturel. On ne s'en empare pas, on ne le surprend pas, on le demande par la prière, on l'obtient, humblement et patiemment, par le mérite : cela le fait encore dépendre de l'oraison et de la vie d'oraison.

3° *Ministère d'action apostolique ou d'œuvres :*

Qui ne sait, aujourd'hui surtout, le danger de l'action et des œuvres? Elles sont, en effet, aussi dangereuses qu'elles sont nécessaires.

— Or leur plus grand *danger* ce n'est pas qu'elles créent des situations plus périlleuses, qu'elles placent les jeunes prêtres plus en dehors de l'influence de leurs aînés et du contrôle de leurs supérieurs, qu'elles entravent lamentablement la culture intellectuelle... Elles font tout cela, mais leur plus grand danger c'est qu'elles tendent à diminuer le temps souvent, parfois le goût, facilement l'habitude de l'oraison.

— Le *plan* dans lequel doit se mouvoir l'homme d'action tout entier, *pensée, sentiment, volonté,* est le plan surnaturel. Le moindre de ses gestes, la moindre de ses intentions, doit se développer dans ce plan. Tout ce qui se fait hors de ce plan est du mouvement perdu, de l'énergie inutilisée, de la pensée vaine.

Et il n'y a sur ce plan qu'une source de lumière et aussi de chaleur et de force : elle est de l'ordre de l'oraison. Il n'y a qu'un moyen de savoir pourquoi agir, que faire, comment faire : c'est l'oraison.

— Pareillement la *sève* de vie pour l'ouvrier, — car il lui en faut une et abondante, il l'use vite; il lui en faut une toujours plus abondante, il produit toujours plus, —

ne s'entretient dans sa pureté et sa vigueur, à plus forte raison ne se développe, que par l'oraison et la vie d'oraison.

Hors d'elle il conservera un temps l'enthousiasme, on peut espérer qu'il conservera très longtemps le sens du devoir : un temps, très long temps, c'est encore du « temps »... Mais il n'y a qu'un moyen (comme tout à l'heure) de se posséder ou de se ressaisir, de concentrer, de multiplier, de sagement distribuer et de faire durer indéfiniment en les renouvelant ses forces : c'est l'oraison.

— Ce qui décuple l'intensité de l'effort nécessaire c'est qu'à la difficulté et à la longueur de l'œuvre s'ajoute la résistance, l'assaut de *forces hostiles*. Saint Paul nous avertit que c'est contre des ennemis spirituels que le chrétien a à combattre (Eph., VI, 12), à plus forte raison l'apôtre.

On ne les combat point par des « armes charnelles ». Saint Paul nous décrit la « panoplie » de ces luttes; je n'en dirai pas le détail si connu, il s'achève par les mots : « ... et le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu, par le moyen de toute prière et supplication priant en tout temps en esprit... »

— Et si nous avons aussi, et nous en avons, des *auxiliaires* surnaturels puissants, ce n'est pas par d'autres moyens que ceux-là, l'oraison et la vie d'oraison, que nous attirons sur nous leur bienveillante attention, sollicitons leur secours, maintenons avec eux le contact nécessaire.

C'est extrêmement simple : l'oraison est l'indispensable condition de tout dans la vie et l'action spirituelles. Un prédicant anglais ne prêchait à peu près que sur un seul texte : « Il faut naître de nouveau. » Un de ses amis lui demanda : « Monsieur Whitefield, pourquoi prêchez-

vous toujours sur : « il faut naître de nouveau » ? Le prédicant le regarda, réfléchit, puis s'approchant et lui fixant ses yeux dans les yeux : « Parce que, dit-il,... parce que... *il faut naître de nouveau.* »

Ainsi et pour la même raison faudrait-il prêcher sans cesse aux prêtres l'oraison.

II. — Le ministère des ames exige la perfection de la vie d'ascèse

1° *Il l'exige :*

— comme une *protection.*

Il faut se souvenir que les ennemis spirituels dont nous parlions tout à l'heure ne sauraient évidemment inventer de meilleure méthode de ruiner l'œuvre que de ruiner l'ouvrier, en s'attaquant directement à sa vie spirituelle; que, n'eussent-ils pas inventé dès l'origine cette méthode, ils ont une multiséculaire expérience de la guerre; qu'ils ont assez montré et montrent chaque jour qu'ils savent faire.

C'est donc en lui-même que le prêtre doit d'abord défendre son ministère et les âmes. Et cela veut dire : dans sa chair.

Quelle que soit la signification subjective précise du chapitre VII de l'épître aux Romains, ou de la fin du chapitre IX de la Ire aux Corinthiens, une chose y est certaine, c'est que le grand Apôtre sait qu'il y a en lui un principe de mort spirituelle et de stérilité apostolique, et il dompte son corps pour n'être pas vaincu.

— Le ministère des âmes exige la perfection de la vie d'ascèse comme *condition de sanctification personnelle.*

Car nous n'ignorons pas, non seulement que le principe intérieur du mal n'est jamais détruit, mais qu'il fait sentir son opposition, puissante, subtile, obstinée, à tous les progrès de notre ascension. Il n'est pas de vertu qui n'ait en nous un vice qui la combat, pas d'effort qui n'ait à vaincre une inertie paralysante, pas de désir du bien qui ne soit comme dilué, pas même de pensée bonne qui ne soit troublée par une atmosphère défavorable.

Or nous aurons à dire que le ministère des âmes exige la perfection de la sainteté, c'est donc déjà dire qu'il exige une stricte et perpétuelle ascèse.

— Mais aussi nous avons déjà vu que nous étions des *maîtres*. On est maître par l'enseignement, et on est maître surtout par l'exemple. Nul ne niera que c'est une méthode, l'exemple; et qui niera que ce ne soit la principale? Or il y a un exemple que tous attendent de nous : celui de l'austérité de la vie. Il y a un exemple dont l'absence étonne et détourne de nous les âmes : l'austérité de la vie.

— D'autant que l'évangile que nous devons prêcher c'est justement celui qui commence par la pénitence, se poursuit par l'oubli de soi et le renoncement à soi, s'achève par le don de soi. Cet évangile-là est écrit dans la conduite de ses prédicateurs, et leurs actes le proclament. Et s'il n'y est pas écrit ou proclamé, c'est vainement qu'ils annoncent le message de la pénitence et l'idéal du renoncement.

— Ajoutons qu'il est des âmes choisies et qui choisissent : appelées aux cimes, elles aiment les âpres chemins. Or nous sommes leurs guides comme à toutes les autres. Le ministère qui nous consacre à elles, non seulement il ne nous est pas loisible de nous en dispenser ou de le négliger, mais c'est un de nos plus graves et importants ministères.

Évidemment voilà un ministère qui exige l'austérité de la vie.

— C'est plus subtilement encore qu'agit sur les âmes l'austérité de la vie. Nous sommes aujourd'hui très habitués aux notions de *rayonnement*. Rien n'est plus réel aussi dans l'ordre moral.

Le rayonnement a été la source de la plus grande puissance de Jésus. Il a plus fait par lui que par sa prodigieuse parole. « Une vertu sortait de lui », non pour guérir les corps seulement, mais pour guérir et pénétrer les âmes. Et ses apôtres, Il les a formés, façonnés par rayonnement, comme la lumière, la chaleur et les autres effluves du soleil forment et façonnent les fleurs.

L'ascétisme des saints rayonne, aujourd'hui comme aux siècles passés. Personne n'y résiste. Qu'on pense à l'influence du Curé d'Ars. Cela signifie que nous devons posséder cette source d'influence et en augmenter sans cesse l'intensité.

— Au-delà de la psychologie religieuse qui nous renseigne sur le rayonnement d'une vie austère, une science plus profonde nous révèle une *énergie plus profonde* aussi et plus efficace.

« J'achève dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour mon corps qui est l'Église », disait saint Paul.

Il proclamait là un des mystères les plus intimes du christianisme et les plus émouvants : La Passion de Jésus continue dans les douleurs de ses prêtres, sa Passion volontaire et d'amour dans leurs expiations volontaires.

Ainsi la place que tient dans l'œuvre du salut du monde la Passion de Notre-Seigneur, les souffrances expiatoires du prêtre unies à celles de Jésus la tiennent dans la même œuvre.

Ce plan étrange de rédemption n'est pas, qu'on y

prenne garde! proposé à l'approbation de notre raison, mais à l'adoration de notre foi et à la générosité de notre amour. Le mystère de la rédemption est éternellement le centre du christianisme, c'est-à-dire le centre de toute vérité et de toute vie et action. Or il est le mystère du salut de tous par la douloureuse obéissance, humilité, charité d'un seul, par ses souffrances, son sang et sa mort; c'est le mystère de la fécondité de l'ascèse du prêtre — et donc de sa nécessité.

2° Mais il y a ceci de très admirable et salutaire : que le ministère des âmes, qui exige la perfection de l'ascèse, *en offre* par lui-même la *réalisation*.

— Le ministère nous en donne des *leçons* sans cesse :

— Dans les saints qui sont nos disciples : car n'est-il pas vrai qu'il suffit de vouloir apprendre pour rencontrer chaque jour des maîtres en ceux que nous devons instruire?...

Que d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, d'enfants même, supportent en esprit de pénitence, de perfectionnement, d'apostolat, des peines que nous ne supportons pas, du moins si généreusement, s'en imposent de supplémentaires, quand peut-être nous les fuyons! Pensons aux pères et aux mères, aux frères et aux sœurs, aux amis... qui souffrent, volontiers ou volontairement, pour des âmes qu'ils veulent sauver.

Et ces autres maîtres, pas toujours nos disciples, si ce n'est en principe : les malheureux.

Nous les voyons souvent. Ils entouraient Jésus partout jadis. Ils étaient « ses » malheureux, pour qui Il était venu, ses « frères » auxquels Il « s'assimilait ». Ils ont donné à sa vie sa tonalité particulière, de la crèche à la croix, à travers les rudes travaux de son métier de menuisier et d'apôtre.

Ils nous entourent. Nous sommes et devons être leurs

frères de labeur et de dureté de vie. Un prêtre ne peut pas penser à eux qui sont « ses » malheureux aussi, sans se sentir plus fort dans le travail, plus patient dans la peine, et comme satisfait dans sa conscience, dans son cœur, dans son âme sacerdotale, de communier à leurs douleurs et de pouvoir leur être « un prêtre qui sache compatir, ayant été éprouvé lui-même de toutes façons », comme il est dit de Jésus prêtre.

— Alors le ministère nous offre ce qui achève la leçon, ce que la leçon appelle à sa suite : *l'occasion*.

Fatigues et peines physiques de toutes sortes, voilà ce qui abonde dans notre rude métier. Chaque jour, depuis notre prime éveil jusqu'à notre tardif coucher, chez nous et dans l'église et les salles d'œuvres, sur les routes et dans les maisons : fatigues et peines musculaires et cérébrales, en attendant que nous visitent et puis s'installent à demeure ces compagnes, ces collaboratrices étranges, ces austères amies du prêtre : les maladies et les infirmités.

Voilà bien le cilice et la discipline dans sa chair même, comme pour le grand Apôtre.

— Et les souffrances *morales* sont pires et plus nombreuses encore.

Ce que saint Paul appelle : « les soucis de toutes les églises » — traduisons-le : de toutes les œuvres, de tous les groupes, de toutes les âmes, soucis d'ordre matériel, d'ordre administratif et d'organisation, d'ordre moral et spirituel surtout.

Ainsi s'achève, en un cercle tragique, cette vie d'ascèse que le ministère exige du prêtre, et qu'il lui enseigne, et qu'il lui fait.

III. — Le ministère des âmes exige la perfection des vertus

Ce que nous avons étudié ce ne sont encore, en soi, que les conditions et les moyens de la perfection. La voici maintenant elle-même dans sa réalité.

1° On ne dira jamais assez la nécessité des « vertus humaines » dans le ministère.

Ce n'est point ici affaire de théorie, c'est la pratique même de la vie qui impose ses exigences.

La vie réelle avec les hommes réels, et si peu difficiles que soient ces hommes pour eux-mêmes, veut des prêtres de jugement moral droit et sain, sincères dans leur parole, loyaux dans leur démarche, fidèles à leur promesse ;

elle les veut énergiques dans l'entreprise, forts dans le labeur et la peine, constants dans l'effort !

elle les veut avec cela modestes et aimables, compatissants, bons et dévoués.

Ce que saint Paul demande aux chrétiens : « tout ce qui est vrai, tout ce qui est digne, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne renommée, s'il y a quelque vertu et quelque chose de digne de louange » (Philip., IV, 8), tout cela le ministère sacerdotal l'exige impérieusement des prêtres, ces « hommes » par excellence auxquels, au sens le plus étendu et le plus profond de la sublime parole païenne, « rien d'humain ne peut être étranger ».

2° Le ministère des âmes, des âmes enseignées, des âmes conduites, des âmes relevées, des âmes élevées par lui, exige pareillement du prêtre, ce premier des « chrétiens », les vertus chrétiennes.

— Cet homme, dont la vision morale doit être si pure

et si aiguë, c'est beaucoup trop peu qu'il n'ait du monde qu'une vision « morale » : il lui faut cette autre vision, transcendante infiniment, mais infiniment plus claire et plus vive : *la foi*.

On ne l'imagine pas en chaire, et partout ailleurs où il instruit, aux fonts baptismaux où il baptise, au confessionnal où il absout, à l'autel où il consacre, dans la récitation de l'office, on ne l'imagine pas visitant les malades, accueillant les affligés, bénissant les foyers nouveaux ou les tombes, on ne l'imagine nulle part sans une foi profonde et lumineuse.

— Cet homme fort doit centupler sa force morale par l'autre vertu chrétienne fondamentale : le *renoncement*.

Plus que le chrétien il a renoncé à lui-même pour suivre Jésus. Jésus l'a plus arraché à toute cupidité, à toute ambition, à toute vanité, pour faire de lui un prêtre.

Et maintenant c'est continuellement qu'il doit renoncer à lui-même : à ses goûts et à ses aises, à ses projets et à ses rêves, à ses plus chères et plus légitimes occupations; à son temps et à l'emploi de ses facultés et de ses forces pour des fins personnelles.

— Cet homme enfin de toute bonté doit avoir transformé cette plus belle des vertus humaines sous l'influence d'une sève de feu, ardente et douce, calme et irrésistible : « la *charité* de Dieu diffuse dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui habite en nous ».

Son cœur est donné à tous, et tous ont le droit d'y venir puiser. Il ne lui est pas permis d'avoir d'antipathies ou de préférences humaines ; il n'a pas le droit certes de haïr, il n'a pas celui de se souvenir du mal. Tous les jours son ministère peut demander absolument de lui ce qui chez les autres serait héroïque : qu'il soit l'homme du pardon et du don illimités, non seulement de Jésus, mais de soi-même.

Et nous allons le mieux voir encore.

3° Dans ce terrain seul — des vertus humaines et chrétiennes — peuvent germer *les vertus sacerdotales*.

Et ici encore le ministère des âmes a sa façon à lui de les exiger, comme la végétation demande à l'atmosphère l'air, au soleil la lumière et la chaleur, à la terre l'humidité et les substances nutritives : c'est l'appel de ce qui a droit à la vie, de ce qui vit et veut vivre, à celui qui détient les principes de la vie.

— Or les vertus sacerdotales c'est, radicalement : l'*union* à Jésus intercesseur, à Jésus offert et immolé, à Jésus donné à tous. Parce que Jésus a été prêtre par ces fonctions, a vécu sa vie sacerdotale — et sa mort sacerdotale — dans ces actes, et que le prêtre n'est prêtre que par l'union à Jésus prêtre, et parfaitement prêtre dans la mesure de la réalisation de cette union.

Et la messe, où s'exprime le plus synthétiquement le sacerdoce de Jésus, Le représente ainsi et prolonge ainsi son activité — la messe où le sacerdoce de Jésus a produit dans la cérémonie de l'ordination, et reproduit chaque jour, le sacerdoce du prêtre dans l'unité de cette activité.

Ainsi les vertus sacerdotales sont :

— la piété de Jésus-Christ dans la prière du prêtre,

— l'oblation et l'immolation de Jésus-Christ dans la pénitence du prêtre;

— le don en communion de Jésus-Christ dans le dévouement du prêtre.

Il importe de noter toujours que les vertus du prêtre sont les vertus sacerdotales de Jésus dans le prêtre, et que, pour ainsi dire, il ne faut pas parler de vertus du prêtre mais de vertus de Jésus en lui.

— De leur côté, les âmes ont faim et soif de Jésus, de Jésus seul :

de son intercession pour elles : adoration et louange, action de grâces, supplication, demande;

de son sacrifice pour elles;

de sa vie : vie de lumière et de force et de joie, vie de vérité, de beauté et de bonté, vie de fécondité.

C'est de Jésus qu'elles ont faim et soif dans le prêtre : ce sont les vertus de Jésus dans ses propres actes que le prêtre doit leur donner, c'est l'exemple de Jésus qu'elles doivent trouver en lui pour L'imiter, et les traits du caractère de Jésus et les mœurs de Jésus dans tous les détails de la vie extérieure et intérieure du prêtre pour connaître le Maître et relire et vivre l'Évangile.

Il y a là, silencieuse, subtile, mais instante et perpétuelle et comme insatiable et inexorable, une exigence effrayante des âmes.

4° Alors le prêtre sera apôtre. Son ministère, très évidemment, appelle les vertus *apostoliques*.

— Parce que les âmes sont à sauver et à sanctifier, il faut au prêtre la passion des âmes. Une passion qui a quelque chose de la tendresse du père et de la mère, du dévouement du médecin.

— Parce que sauver les âmes c'est établir ici-bas le règne de Dieu, il faut au prêtre l'ambition du « règne ». Une ambition qui a quelque chose de l'ardeur du conquérant.

— Parce que tout cela c'est promouvoir la gloire de Dieu qui est la fin de tout, il faut au prêtre le zèle de la gloire de Dieu. Un zèle qui appelle à soi quelque chose de tous les plus beaux sentiments et de toutes les plus fortes puissances de l'homme : l'enthousiasme de l'artiste, l'amour de l'amant, dans la folie du saint.

IV. — Le ministère des âmes appelle la perfection de la sainteté

Ce dernier mot « le saint » marque le sommet où nous conduit notre étude des exigences du ministère des âmes : il exige la perfection de la sainteté.

— C'est le ministère saint, le « saint ministère ».

Sans nous arrêter au caractère de « sainteté » de notre vocation et de notre consécration, ni à la sainteté des fonctions et objets de notre ministère en général — ce qui est hors de notre sujet —, considérons seulement ce que porte de sens cette formule : « ministère des âmes ».

Le plus grand livre religieux, le plus beau livre artistique qui soit, livre divinement humain et humainement divin, la Bible, montre en un tableau magnifique Dieu soufflant sur le visage terrestre de l'homme qu'Il vient de former. Et pour que nous comprenions bien le sens de ce symbole, le Livre nous révèle les pensées du cœur de Dieu, tandis qu'Il se penche sur la face de l'homme et lui souffle son haleine dans la poitrine : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ». On n'a jamais dit plus splendidement la « sainteté » de l'homme.

Excepté que cette œuvre a été achevée lorsque « le Verbe s'est fait chair », et qu'ensuite ce Verbe fait chair est devenu la vie de notre vie, a nourri de sa chair notre vie, afin de faire, un jour, et pour l'éternité, resplendir à travers notre chair sa vie.

Eh bien! c'est cela qui nous est confié, tout cela; c'est tout cela qui est l'objet de notre ministère : ces âmes nées du souffle de Dieu, vivant de la vie du Verbe de Dieu incarné, nourries de sa chair, destinées à la splendeur de sa gloire. Ces choses plus pures que la lumière, plus blanches que la neige, plus précieuses que le diamant.

Et en elles la vie de Dieu, la chair et le sang de Jésus, leur infini et très pur amour.

Nous touchons cela, nous « traitons » et manions cela, selon le mot du Pontifical; comment le faire sans devoir être saint?

— Et avec ces âmes nous avons à faire de la louange vivante et de l'amour de Dieu, de la gloire : comme avec des harpes une musique ineffable; nous avons « à réussir » des saints, des enfants de Dieu « conformes à l'image de son fils » ; comme avec un marbre vivant des statues animées de divinité.

Nous devrions être les artistes, les virtuoses de la sainteté.

— Nous ne le sommes pas et nous ne pouvons pas même comprendre comme nous devons l'être, mais il y a eu quelqu'un qui a connu, qui seul a parfaitement connu ce qu'est une âme. Pour les sauver toutes Il a tout quitté, tout fait et tout souffert; Il l'eût fait pour une seule, Il l'a fait pour chacune.

Ce qu'est l'âme, ce que mérite et exige son service, son « ministère », les lèvres de Jésus l'ont dit : « Le Fils de l'homme n'est pas venu se faire servir, mais servir et donner sa vie », « je me sanctifie, et sacrifie pour eux » ; et toute la sainteté de Jésus l'a dit encore mieux.

Et cela nous amène à ajouter : « saint ministère », ministère des saints.

Car c'est, dans le même sacerdoce, et dans la même onction et sur le même objet de travail, le labeur même de Jésus que nous continuons, par la vertu de son action intérieure, en une union absolue : c'est Lui qui célèbre, par nous et en nous, le saint sacrifice pour ces âmes, c'est Lui qui les baptise et qui les absout, c'est Lui qui les catéchise, c'est Lui qui visite les malades...

Tout cela est très émouvant, très consolant — mais, avouons-le, très exigeant.

— Après « le saint », ce ministère a suscité des saints : il les a *appelés*, dans la sainteté, à la sainteté. Et nous leur succédons. Ah! ceux-là ont compris de leur mieux! Ils ont compris leur sacerdoce et leur ministère, l'onction et la fonction. Et ils se sont « livrés » à cette « grâce » de service, dans la grâce du renoncement et de l'immolation. Ces fils d'hommes sont venus « servir et donner leur vie ».

Et le ministère les a *sanctifiés* : par ses grâces certes, mais par ses exigences mêmes.

Notons-le bien : ce ne sont pas des vœux surajoutés à leur solennelle et immense promesse, ce ne sont pas des méthodes et des exercices extrinsèques à leurs devoirs sacerdotaux et à leurs travaux, ce ne sont pas des thébaïdes éloignées de leurs villages, des cloîtres isolés de leurs salles de catéchisme, qui les ont sanctifiés...

C'est ce terrible et attentif maître de sainteté : le ministère. Le ministère qu'ils ont écouté et compris quand il parlait, auquel ils ont obéi quand il commandait, auquel ils se sont livrés, ardemment et joyeusement quand il crucifiait.

C'est le ministère d'Ars, saintement compris et saintement accompli, qui a fait saint le « Curé d'Ars ».

— J'achève sur ce beau nom et sur cet exemple suggestif la réponse à la question que vous m'avez posée : « La perfection exigée par le ministère des âmes. »

G. Brillet,
Supérieur général
de l'Oratoire de France.

Notes de Direction

LES COMMUNIONS SANS ACTION DE GRACES

Si scires donum Dei !

Plusieurs âmes intérieures nous ont exprimé la douleur qu'elles ressentent en voyant, en certains endroits, la presque totalité des fidèles quitter l'église avec ensemble *aussitôt* après la fin de la messe où ils ont communié. Bien plus, c'est une coutume qui tend à se généraliser, même dans bien des pensionnats et collèges catholiques, où, jadis, les élèves qui avaient communié restaient à la chapelle une dizaine de minutes après la messe, prenant l'habitude de faire l'action de grâces, habitude que les meilleurs conservaient ensuite toute la vie.

Alors, pour montrer la nécessité de l'action de grâces, on citait le fait de saint Philippe de Neri faisant accompagner par deux enfants de chœur portant des cierges une dame qui quittait l'église aussitôt après la fin de la messe où elle avait communié. Combien de fois a-t-on raconté cette leçon bien méritée, qui souvent a porté des fruits ! Mais on prend aujourd'hui des habitudes de sans-gêne presque avec tout le monde, avec les supérieurs comme avec les égaux et les inférieurs, et même avec Notre-Seigneur. Si la chose continue, il y aura, comme on l'a dit, *beaucoup de com-*

munions et peu de vrais communiants. Si des âmes zélées ne s'emploient pas à remonter ce courant, il détruira peu à peu tout esprit de mortification et de vraie et solide piété. Et pourtant Notre-Seigneur, Lui, est toujours le même, et nos devoirs de reconnaissance envers Lui n'ont pas changé (1).

L'action de grâces n'est-elle pas un devoir, après un bienfait reçu, et ne doit-elle pas être proportionnée au prix du bienfait? Lorsque nous offrons une chose de quelque valeur à une personne amie, nous sommes légitimement attristés si elle ne se donne pas même la peine de nous en remercier par un mot. La chose est devenue fréquente aujourd'hui. Et s'il y a dans ce sans-gêne, qui touche à l'ingratitude, quelque chose qui nous blesse, que dire de l'ingratitude à l'égard de Notre-Seigneur, dont les bienfaits ont incomparablement plus de prix que les nôtres?

Jésus lui-même nous le dit lorsque, après la guérison miraculeuse de dix lépreux, un seul vint le remercier. « *Et les neuf autres où sont-ils?* » demanda le Sauveur. Ils avaient été miraculeusement guéris et ne vinrent pas même dire : Merci.

Or, à la communion, nous recevons un bienfait très supérieur à la guérison miraculeuse d'une maladie du corps, nous recevons l'Auteur même du salut et un accroissement de la vie de la grâce, qui est le germe de la gloire, ou la vie éternelle commencée ; nous recevons une augmentation de la charité, de la plus

(1) Ces grands devoirs sont fortement rappelés dans un ouvrage posthume qui vient de paraître aux éditions Spes : *Conférences aux Mères chrétiennes* du regretté chanoine de Castries, du clergé de Poitiers. Ce beau livre est précédé d'une remarquable préface de M. A. Riveau, professeur à la Sorbonne, ami du défunt.

haute des vertus, qui vivifie, anime toutes les autres, et qui est le principe même du mérite.

Jésus souvent rendit grâces à son Père pour tous ses bienfaits, en particulier pour celui de l'Incarnation rédemptrice; de toute son âme il remercia son Père d'en avoir révélé le mystère aux petits. Il remercia sur sa Croix, en disant *Consummatum est.* Il ne cesse de remercier au saint Sacrifice de la Messe, dont il est le prêtre principal. L'action de grâces est une des quatre fins du sacrifice, toujours unie à l'adoration, à la supplication, à la réparation. Et même après la fin du monde, lorsque la dernière messe sera dite, et qu'il n'y aura plus de sacrifice proprement dit, mais sa consommation, lorsque la supplication et la réparation auront cessé, le culte d'adoration et d'action de grâces durera toujours, et s'exprimera dans le *Sanctus*, qui sera le chant des élus pendant l'éternité. Aussi comprend-on que bien des âmes intérieures aient à cœur depuis quelque temps de faire célébrer des messes d'action de grâces, en particulier le second vendredi du mois, pour suppléer à l'ingratitude des hommes et de bien des chrétiens, qui ne savent plus guère dire merci, même après les plus grands bienfaits.

S'il est une chose pourtant qui demande une *action de grâces spéciale*, c'est l'*institution de l'Eucharistie*, par laquelle Jésus a voulu rester réellement parmi nous, pour continuer d'une façon sacramentelle l'oblation de son sacrifice, et pour nourrir nos âmes, plus et mieux que le meilleur des aliments ne peut nourrir nos corps. Il n'est pas question ici de nous nourrir de la pensée d'un saint, mais de nous nourrir de Jésus-Christ, de la plénitude de grâces qui est en sa sainte âme unie personnellement au Verbe et à la Divinité.

Par l'Eucharistie, il se donne à nous, pour nous *assimiler à Lui*. Le Bienheureux Nicolas de Flüe disait : « *Seigneur Jésus, prends-moi à moi et donne-moi à Toi* »; ajoutons : « Seigneur Jésus, donne-Toi à moi, pour que totalement je t'appartienne. » C'est le plus grand don que nous puissions recevoir. Et il ne mériterait pas une action de grâces spéciale! C'est là le but de la dévotion au Cœur eucharistique.

Combien est blessante l'ingratitude de celui qui ne sait pas dire merci, après la communion, par laquelle Jésus se donne *lui-même* à nous!

***

Les fidèles qui quittent l'église presque aussitôt après avoir communié ont-ils donc oublié que la présence réelle subsiste en eux comme les espèces sacramentelles environ un quart d'heure après la communion, et ne peuvent-ils pas tenir compagnie à l'Hôte divin pendant ce court laps de temps? Comment ne comprennent-ils pas leur irrévérence? (1) Notre-Seigneur nous appelle, il se donne à nous avec tant d'amour, et nous, nous n'avons rien à lui dire et ne voulons pas l'écouter quelques instants.

Les saints, en particulier sainte Thérèse, Bossuet aime à le rappeler, nous ont souvent dit que l'action de grâces sacramentelle est pour nous le moment le plus précieux de la vie spirituelle (2). L'essence du Sacri-

(1) Nous ne parlons pas ici évidemment de personnes vraiment pieuses qui, par suite de quelque nécessité, doivent quitter l'église peu après la communion, pour accomplir un vrai devoir.

(2) Voir sur ce point la très belle vie de la fondatrice du Cénacle, Mère M.-Thérèse Couderc : *Une grande humble*, par le R. Perroy, S. J. (Beauchesne), p. 195 : « Quand j'ai fait la sainte Communion, dit-elle à sa supérieure, il m'est impossible de quitter la chapelle. Le

fice de la Messe est bien dans la double consécration, mais c'est par la communion que nous participons nous-mêmes à ce sacrifice d'une valeur infinie. Il doit y avoir en ce moment un contact de la sainte âme de Jésus, unie personnellement au Verbe, avec la nôtre, une union intime de son intelligence humaine éclairée par la lumière de gloire avec notre intelligence souvent obscurcie, oublieuse de nos grands devoirs, obtuse en quelque sorte à l'égard des choses divines; il doit y avoir aussi une union non moins profonde de la volonté humaine du Christ, immuablement fixée dans le bien, avec notre volonté chancelante, et enfin une union de sa sensibilité si pure avec la nôtre parfois si troublée. Dans la sensibilité du Sauveur il y a les deux vertus de force et de virginité qui fortifient et virginisent les âmes qui s'approchent de Lui.

Or *Jésus ne parle qu'à ceux qui l'écoutent*, qu'à ceux qui ne sont pas volontairement distraits. Nous ne devons pas seulement nous reprocher nos distractions directement volontaires, mais celles qui le sont indirectement, par suite de notre *négligence* à considérer ce que nous devons considérer, à vouloir ce que nous devons vouloir, à faire ce que nous devons faire. Cette négligence est source d'une foule de péchés d'omission, qui passent presque inaperçus à l'examen de conscience, parce qu'ils ne sont rien de positif, mais l'absence de ce qui devrait être. Bien des personnes, qui ne se trouvent pas de péchés parce qu'elles n'ont *commis* rien de grave, sont pleines de négligen-

temps consacré à l'action de grâces par la communauté me paraît si court que je dois me faire violence pour la suivre au réfectoire. »

Nous nous rappelons aussi qu'une Congrégation de religieuses de l'action de grâces, qui existe toujours, a été fondée pour suppléer à l'oubli de ce grand devoir.

ces indirectement volontaires et par suite coupables.

Ne négligeons pas le devoir de l'action de grâces, comme il arrive trop souvent aujourd'hui. Quels fruits peuvent porter des communions faites avec tant de sans-gêne?

***

En certains pays, hélas! beaucoup de prêtres eux-mêmes ne font pour ainsi dire aucune action de grâces après leur messe; d'autres la confondent avec la récitation obligée et plus ou moins recueillie d'une partie de l'office, de sorte qu'il n'y a plus assez en eux de piété personnelle pour vivifier du dedans la piété en quelque sorte officielle du ministre de Dieu. De là résultent bien des tristesses : comment le prêtre qui ne vit plus assez pour lui-même de la vie divine peut-il la donner aux autres? Comment peut-il répondre aux besoins spirituels profonds d'âmes en quelque sorte affamées, qui parfois, après s'être adressées à lui, s'en vont plus tristes encore et se demandent avec anxiété où trouver ce qu'elles cherchent? Il n'est pas rare que des âmes qui ont vraiment faim et soif de Dieu, qui ont reçu beaucoup, et qui, au milieu de grandes difficultés, doivent donner beaucoup autour d'elles pour venir au secours de ceux qui meurent spirituellement, s'entendent dire : « Ne vous donnez pas tant de peine! vous faites plus que le nécessaire. » Que deviendrait alors l'ardeur de la charité, et comment se vérifierait la parole du Sauveur : « Je suis venu allumer un feu sur la terre, et que désirai-je, sinon de le voir se répandre partout? » — « Je suis venu pour que vous ayez la vie, et pour que vous l'ayez en abondance. »

Une personne vraiment pieuse, qui se reprochait de

ne pas assez penser dans la journée à la sainte communion faite le matin, reçut un jour cette réponse : « Nous ne pensons pas non plus au repas que nous avons fait il y a quelques heures. » C'était la réponse du naturalisme pratique, qui perdait de vue l'immense distance qui sépare le pain eucharistique du pain ordinaire. L'état d'esprit qui s'exprime de la sorte est manifestement à l'antipode de la contemplation du mystère de l'Eucharistie, et il provient de la négligence habituelle avec laquelle on reçoit les dons de Dieu les plus précieux. On finit par ne plus voir leur valeur, qu'on connaît seulement de façon théorique, et les conseils que l'on donne ne portent nullement les âmes à l'union intime avec Dieu, ils ne dépassent pas le niveau de la casuistique préoccupée seulement de savoir ce qui est obligatoire pour éviter le péché.

Cela peut mener loin; on oublie ainsi que tout chrétien doit tendre à la perfection de la charité, en vertu du précepte suprême : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces » (Luc, x, 27). En suivant cette voie, le prêtre et le religieux oublieraient aussi qu'il y a pour eux une obligation non plus seulement générale, mais spéciale, de tendre à la perfection, pour s'acquitter chaque jour plus saintement de leurs fonctions sacrées, et pour être plus unis à Notre-Seigneur.

Dans certaines périodes de l'histoire des ordres monastiques, certains religieux, après avoir célébré leur messe privée, ne se rendaient à la messe conventuelle, même les jours de fête, que s'il était canoniquement certain qu'ils y étaient obligés. S'ils avaient bien fait leur action de grâces, en seraient-ils arrivés à juger

ainsi? *La casuistique tendait à prévaloir sur la spiritualité*, considérée comme chose secondaire. Le jour où nous considérons l'union intime avec Dieu comme chose secondaire, nous ne tendons plus à la perfection, nous perdons de vue le sens et la portée du précepte suprême : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces. » Notre jugement n'est plus un jugement de sagesse, nous commençons à glisser sur la pente de la sottise spirituelle.

C'est à cela qu'on arrive progressivement par la négligence dont nous parlions au début de cet article.

La négligence de l'action de grâces devient négligence dans l'adoration, qui finirait par n'être qu'extérieure, dans la supplication et dans la réparation. On perdrait ainsi de vue de plus en plus les quatre fins du sacrifice, pour s'adonner souvent à des choses fort secondaires et qui perdent du reste leur vraie valeur morale et spirituelle dès qu'elles ne sont plus assez vivifiées par l'union à Dieu.

Tout bienfait demande un remerciement, un bienfait sans mesure demande un remerciement proportionné. Comme nous ne sommes point capables de l'offrir à Dieu, demandons à Marie médiatrice de venir à notre secours et de nous obtenir de participer à l'action de grâces qu'elle offrit à Dieu après le Sacrifice de la Croix, après le *Consummatum est*, à celle qu'elle faisait après la Messe de l'apôtre saint Jean, qui vraiment continuait en substance sur l'autel le sacrifice du Calvaire. La négligence si fréquente dans l'action de grâces après la communion provient de ce que nous ne savons pas assez le don de Dieu : *si scires donum Dei!* Demandons à Notre-Seigneur humblement mais ar-

demment la grâce d'un grand esprit de foi, qui nous permettra de « réaliser » chaque jour un peu mieux *le prix de l'Eucharistie*; demandons la grâce de la contemplation surnaturelle de ce mystère de foi, c'est-à-dire la connaissance vécue qui procède des dons d'intelligence et de sagesse et qui est le principe d'une action de grâces fervente dans la mesure où l'on a plus conscience de la grandeur du don reçu (1).

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Qu'on se rappelle ce qu'était l'action de grâces de ce pèlerin mendiant que fut saint Benoît-Joseph Labre, souvent ravi et transfiguré par la contemplation du Sauveur présent dans l'Eucharistie. Récemment M. Charles Grolleau a fait admirablement revivre cette physionomie de saint en une cinquantaine de pages qui paraissent être un petit chef-d'œuvre : *Saint Benoît-Joseph Labre*, éditions Publiroc, Marseille, 53, rue Thiers. 2 fr.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Saint Dominique [1]

« Praedica verbum, insta opportune, importune : argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. »
(II Tim., IV, 2.)

L'histoire de l'Église est l'histoire de la parole de Dieu, de cette parole qui ayant créé la lumière et l'univers a couronné la création en formant l'homme et en le plaçant, pour l'éprouver, dans le Paradis de délices; qui fait sortir les morts du tombeau, commande aux vents et aux tempêtes ; enfin, le monde n'ayant pas connu, par le moyen de la sagesse, Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient par la folie de la prédication (I Cor., I, 21). C'est une parole qui retentit d'éternité en éternité, à travers les siècles. Bienheureux ceux qui l'écoutent, car c'est une parole de vie éternelle ! C'est une parole que le Verbe de Dieu incarné fit passer de ses lèvres sur celles de ses apôtres, comme une parole de réconciliation entre le ciel et la terre, quand il leur dit : « Allez, prêchez l'Évangile à toute créature. » Cette

(1) Traduction intégrale du discours prononcé par S. Em. le Cardinal Pacelli, dans l'église de la Minerve, le dimanche 2 juin, pour la clôture des fêtes du centenaire de la canonisation. Son Éminence a daigné revoir cette traduction.

parole a retenti dans le monde, elle a retenti ici même, à Rome, au milieu des chaînes de Pierre et de Paul, car la parole de Dieu n'est pas enchaînée par le fer des dominateurs de la terre.

Et j'entends Paul, le grand prédicateur de la foi et de la vérité, placé dans le monde comme Docteur des Gentils, transmettre cette parole reçue du Christ à Timothée, son disciple bien-aimé, et lui dire : Prêche la parole : *Praedica verbum.*

Mais la vision de l'auguste prédicateur des Gentils suscite en notre esprit une autre vision de prédicateurs de la parole de Dieu, phalange héroïque et resplendissante, à la tête de laquelle nous admirons Dominique de Guzman en l'honneur de qui ont lieu les fêtes solennelles de ces jours, destinées à chanter la gloire qui depuis sept siècles entoure son autel.

Dans la lumière de Paul, nous contemplons le grand Patriarche des Prêcheurs qui, imitant Paul, se fait l'imitateur du Christ, docile au Christ et à Paul, qui nous crie : « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* » (I Cor., IV, 16 ; XI, 1).

C'est ainsi que Dieu se montre admirable dans ses saints, dont l'un recevant la lumière du Christ la transmet à l'autre ; et s'illuminant à l'envi, tous croissent en une même lumière divine, à l'égal du soleil qui éclaire les planètes dont les rayons, souriant à ceux des étoiles, embellissent la sérénité de nos nuits.

Comme Paul, Dominique, lui aussi, se fait le prédicateur du Christ, son légat et son ambassadeur : « *Praedica verbum.* » Comme Paul, Dominique, lui aussi, sent les impulsions incessantes du zèle et de la sollicitude pour tous les fidèles de l'Église ; il réunit autour de lui une troupe de compagnons, apôtres destinés à se répandre à travers le monde, dans la consolation et dans la peine, dans les jours de joie et de tristesse : « *insta opportune, importune* ». Comme Paul, Dominique, lui aussi, se fait maître en toute science et en toute vertu, réfutant les

fausses doctrines, excitant et exhortant au bien, reprenant et corrigeant les mauvaises mœurs, et toujours avec une patience inaltérable et une sagesse céleste : « *argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina* ».

En ce jour de joie et de gloire pour l'Ordre illustre de saint Dominique, qui porte le poids formidable d'une œuvre merveilleuse et qui depuis sept siècles accumule, d'âge en âge, lauriers et triomphes de doctrine et de vertu, Dominique se lève comme un géant : prédicateur, fondateur, maître ; il fait briller sur les phalanges de ses religieux, ses intrépides disciples, les feux de son auréole de père : ardeur apostolique, innovation géniale, prudence victorieuse. Là est l'héroïque grandeur que j'entends vous montrer en lui pendant que je le vois, à travers les orageuses et dures épreuves du temps qui fut le sien, se former lui-même et devenir un sage et saint moniteur, lever un nouveau labarum de foi et de science pour les soldats de son armée et leur enseigner, par son exemple comme par ses lois, à se faire de l'étude et de la doctrine une arme pour la défense de toutes les vérités divines et humaines.

En cette Rome qui vit les pas de saint Dominique et qui, le long de la reine des routes et sur la colline de l'Aventin, conserve encore vivants les souvenirs de ses prodiges et de son zèle, en ce temple auguste consacré au siège d'une Sagesse qui descend non pas des feux imaginaires de l'Olympe mais des splendeurs des Saints où elle a été engendrée « ab aeterno », il est vraiment digne que la louange de Dominique retentisse bien haut. Et si de telles pensées dépassent la faiblesse de ma parole, alors vous parleront les vertus et les actions du grand Patriarche des Prêcheurs; elles vous prêcheront avec l'efficace de l'exemple qui surpasse toute parole, car elles sont une parole vivante et active, pénétrant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, discernant aussi les pensées et les intentions du cœur (Hebr., IV, 12), parole dont nous avons besoin, pèlerins exilés et errants dans les sen-

tiers incertains et trompeurs de la vie : « *Praedica verbum, insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* »

I

La dignité de prédicateur se greffe sur la nature humaine par le mystère de la foi. Entre la nature humaine et le mystère de la foi s'ouvre l'abîme du divin : qui le franchira, sinon celui dont le mandat divin soutient le bras ? « *Quomodo praedicabunt, nisi mittantur ?* » (Rom., x, 15.) Avec moi élevez vos regards vers cet autel de la foi; dans ce tabernacle est présent, caché au milieu de nous, Celui qui a été prophétisé, attendu, qui est venu, le plus sublime des prédicateurs du genre humain, le Verbe de Dieu fait homme, envoyé par le Père pour annoncer et montrer en lui-même à l'humanité égarée le pont qui franchit l'abîme et mène à la voie de vérité et de vie qui est dans le mystère de la foi. Le Christ est notre unique Maître, le seul qui annonce le message éternel; il est le Verbe qui se prêche Lui-même, vérité et sagesse même; se prêchant Lui-même, il prêche le Père qui l'a envoyé : *Praedica verbum.* Le Christ n'est-il pas le Maître des prédicateurs ?

A sa divine école les Apôtres n'apprennent-ils pas la doctrine et l'art d'annoncer au monde le royaume de Dieu ? N'ont-ils pas été élus, rassemblés par lui en une seule troupe, comme pour un noviciat et, sous ses yeux, dispersés parmi le peuple d'Israël pour commencer cette prédication qu'ils devraient porter un jour au milieu de toutes les nations de l'univers ?

Oh oui ! proclamez, Docteur des Nations, que vous êtes l'imitateur du Christ, non seulement par votre vie, mais aussi par votre parole. Revêtu du Christ, la parole du Christ sur les lèvres, errant sans vous lasser à travers tous les périls de la terre, de la mer et des hommes, trompette

de la nouvelle Sion pour éveiller les morts à la vie de la grâce, vous serez le modèle de Dominique de Guzman, qui, en vous imitant, trouvera plus conforme à l'ardeur de son esprit la voie de l'imitation du Christ. Lui aussi, il sera prédicateur du Christ, parce qu'en lui aussi Dieu a mis une nature ardente et généreuse qui fera de lui un champion invincible de la parole.

En vérité, si la grâce ne détruit pas la nature mais la vivifie et la renforce en la soumettant aux destins sublimes voulus par le ciel; si le ciel ordonne et dirige tout ce qui arrive et tout ce qui se déroule dans l'univers et dans ce petit monde qui est l'homme; si, parmi les fleurs d'un même rameau, l'une est plus belle et plus parfumée qu'une autre, sera-ce une merveille que Dominique, destiné par Dieu à de si grandes choses, au milieu des fils de Félix de Guzman et de Jeanne d'Aza, ait reçu une nature d'une trempe assez privilégiée pour qu'on en puisse attendre les prodiges de l'œuvre à laquelle Dieu l'appelle ? En ce lis de Calaruega né et grandi au souffle des monts de la Vieille-Castille, auprès du murmure des eaux les plus pures du Duero, en même temps que la vaillance et l'héroïsme des défenseurs des chrétiens contre les Mores fut infusée l'ardeur d'un esprit que dans les siècles suivants l'on admirera chez un Ignace de Loyola et chez une Thérèse de Jésus. Je ne rappellerai ni les titres du sang, ni la grandeur d'un château féodal, mais je dirai la piété et la vertu insignes qui entourèrent le berceau de Dominique ainsi que les soins de cette très pieuse mère qui, dans ce troisième fruit de son sein qu'elle avait désiré et demandé au ciel, nourrit et cultive, avec le lait maternel, par les sourires de son amour et par sa parole, les germes, présages de bonté et de sainteté, que la grâce a semés au baptême dans l'âme de son petit enfant ; n'avait-elle pas vu en songe comme une torche qui incendierait le monde, ou comme une étoile qui brillerait dans le ciel ? Je tairai l'esprit religieux de ses deux frères aînés, Antoine que l'Église de Saint-Jacques honorera parmi ses chanoines, ami

des pauvres et des infirmes, et Mannès, qui, revêtu de l'habit des Prêcheurs, après avoir sur la terre participé aux fatigues de Dominique, sera vénéré avec lui sur les autels ainsi que leur mère.

Mon regard se concentrera sur le petit enfant des grands desseins divins en qui, avec les années, croîtront non seulement la vigueur du corps et celle de l'esprit, mais aussi la douceur, la grâce et cet esprit de sagesse et de prudence pleine de simplicité que Dieu accorde aux petits; c'est par elle qu'il leur fait surmonter le bouillonnement de l'âge et les embûches des passions naissantes par le moyen de ces premières victoires qui façonnent l'âme pour les triomphes les plus sublimes et les plus difficiles à remporter.

O jeunes gens qui m'écoutez, fiers de l'ardeur de votre sang qui vous arme de hardiesse et qui vous pousse dans tous les chemins, aux exercices du jeu comme à ceux du savoir sacré et profane, qui sentez en vous la fervente jeunesse de Dominique de Guzman, venez, contemplez cet angélique jeune homme qui porte le nom du Seigneur, qui sort de la maison paternelle et qui, loin des regards vigilants de sa mère, à Gumiel d'Izan, à l'école d'un oncle archiprêtre, apprend, en s'exerçant avec application à la piété et à la dévotion, les premiers éléments de cette instruction qui lui ouvrira les portes de la Curie épiscopale à Palencia, école de grand renom où s'enseignent toute doctrine et toute science sacrée. Là, éloigné de ses parents, il sait qu'il n'est pas éloigné de Dieu et que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse; il sait que les gémissements solitaires de sa sainte mère s'envolent pour lui vers le ciel; il sait encore que l'étude diligente et intense est l'arme solide et la cuirasse d'un cœur pur dans lequel la sagesse se plaît à faire sa demeure. Admirez, ô jeunes gens, la rare et majestueuse beauté d'une vertu imperturbable et constante parmi les périls de l'adolescence; enviez la beauté d'un jeune homme qui,

au milieu des caractères turbulents de ses condisciples aux écoles supérieures de lettres, de philosophie, des autres sciences et arts libéraux, ne perd pas la sérénité de son vif regard et conserve cette suavité de l'âme et des mœurs qui lui donnera pour toute sa vie un visage souriant et lui attachera ceux qui le rencontreront. De quinze à vingt ans et au delà, au matin de l'âge, saison fleurie de douceur, au cours de laquelle, alors que les forces et les facultés corporelles s'affermissent, l'esprit se développe et s'avance plus avide et plus rapide dans les diverses régions si agréables du savoir et dans l'étude du monde, de l'homme et de Dieu, regardez Dominique qui affermit l'ardeur confiante de l'adolescence par de viriles résolutions et résout le problème de la vie en dirigeant celle-ci vers la fin sublime pour laquelle nous sommes nés : « *Æmulamini charismata meliora* » (I Cor., XII, 31).

Mais tous n'entendent pas cette parole; tous, dans leur jeunesse, ne se sentent pas les ailes de l'aigle qui vole vers les cimes et qui, du haut des rochers vertigineux des Alpes, épie sa proie pour la saisir au fond de la vallée. Le pieux jeune homme voyait que ce n'est pas dans les pâturages des arts libéraux que s'apaise le cœur et que, au-dessus de l'art humain qui étudie et imite la nature, s'élève — sublime — cet art surhumain qui se fait l'imitateur de Dieu et nous rend parfaits et saints comme notre Père qui est aux cieux, comme son Fils unique qui daigna se faire semblable à nous pour que nous nous fissions semblables à Lui. C'est l'art des saints et de la sainteté. Dominique a mûri son viril dessein et sera le ministre de Dieu. De la mortification il tirera de nouvelles forces pour donner plus d'attention à son âme; rien ne ralentira son étude; son intelligence et sa volonté, en devenant plus parfaites, de plus en plus s'élèveront et s'harmoniseront en Dieu et dans le Christ. La jouissance de savoir n'arrêtera pas son âme; il transformera l'obligation et les conquêtes de l'étude, elles le pousseront à se sanctifier, elles l'aideront à se préparer au sacerdoce. Je n'ai pas à

chercher qui dirigeait son esprit à l'Université de Palencia; son directeur et son maître était le Saint-Esprit qui lui parlait par les Livres Saints et, avec la science de la Vérité révélée, lui enseignait encore la sagesse de la vie spirituelle. Se satisfaisait-il de la pure spéculation de la foi ? N'étudiait-il pas, au contraire, pour faire de la foi l'âme de son âme, la vie de sa vie, la flamme de son amour pour Dieu et pour ses frères, le sceau et la forme de son œuvre, l'étoile de son chemin ? Non, il n'était pas de ces étudiants de son âge qui séparaient l'intelligence du cœur et, penchés sur les divines Écritures, demeuraient insensibles à la chaleur qui s'en dégage.

A Palencia, première étape de sa vie, Dominique est Dominique : l'homme mûr, aux fortes pensées, à la volonté inébranlable, armé comme un héros, aimable comme un enfant ; il pose les fondements de son propre édifice et se prépare au sacerdoce, s'initie à l'action, aux luttes et aux victoires futures. Durant la disette et la famine qui surprirent la ville et jetèrent dans le plus extrême besoin et dans la désolation les pauvres et les miséreux, devant tant de misère, le charitable étudiant de Calaruega sentit son cœur se briser; mais que pouvait-il faire contre ce fléau de la famine générale ? Se souvenant, à l'exemple des saints, que la voix la plus excellente est la voix de la charité du Christ, qui surpasse toute science et s'afflige avec les affligés, aux regards émerveillés de ses compagnons et de ses maîtres il vendit ses livres précieux qu'il avait acquis à grands frais et que son génie avait annotés; avec le prix qu'il retira de cette vente, il acheta le pain dont les pauvres avaient besoin chaque jour, et il se serait vendu lui-même pour racheter de l'esclavage des Mores, dans lequel il était tombé, le frère d'une femme qui n'avait que celui-ci pour soutien, si la main de Dieu n'avait trouvé un autre moyen de délivrer cet infortuné.

De ce noviciat de piété, d'étude et de charité de Palencia la renommée de ce dévot étudiant était arrivée à Osma, siège de son évêque Martin de Bazan, qui, fervent promoteur de la réforme du clergé, avait donné une règle aux chanoines de son chapitre. Sur le conseil de leur prudent prieur, Diego de Azevedo, il appela Dominique, l'ordonna prêtre et le désigna comme sous-prieur du chapitre réformé de sa cathédrale. Dominique devait avoir vingt-huit ans. Dieu le plaçait sur un nouveau théâtre pour l'instruire, le former, avec l'art le plus exquis, à l'entreprise à laquelle il les destinait et faire de lui le sage maître des Prêcheurs.

A l'ombre de ce cloître de chanoines réguliers, Dominique trouva dans le prieur Diego un ami qui, peu de temps après, devint son évêque par la mort de Martin, un ami dont les pensées pouvaient l'inspirer, dont le zèle pouvait l'enflammer, comme l'exemple le faire progresser dans le ministère du salut des âmes. Ainsi, peu à peu, à ses champions les plus chers le Seigneur donne parfois, l'un après l'autre, un compagnon, comme à la terre, dans son évolution autour du soleil, il donne la lune pour illuminer nos nuits.

Quels étaient les sujets dont, dans leurs dévots colloques, s'entretenaient et s'enflammaient tour à tour les deux amis ? C'est le secret de Dieu ; mais si l'histoire n'en parle pas, les faits en parleront plus tard à haute voix.

Dominique, mû et guidé par le conseil divin, s'avançait vers le but marqué par le ciel sur l'horizon de sa vie, but qui lui était encore inconnu. Que voyait-il en lui-même, dans l'humilité de son esprit, au milieu de ses confrères auxquels il apparaissait comme une lumière ardente, le premier par la sainteté, le dernier par le mépris qu'il faisait de lui-même, répandant à l'entour un parfum de vertu semblable à celui du lis et de la rose ? Il avait étudié le fond de son âme et, sur ce que Dieu y avait semé, il avait vu un voile léger, et tout ensemble obscur comme l'avenir ; mais il y trouvait trois amours

puissants sur lesquels il établissait le présent et l'avenir : l'amour de la science divine, l'amour du cloître et l'amour de l'action, amours qu'il voulait enfermer en un seul amour, celui du Christ Sauveur du monde.

L'amour de la science divine avait fait rechercher à Dominique la science des saints, comme la correction et la perfection de lui-même dans la ressemblance du Christ; il se plongeait toujours de plus en plus dans la lecture de l'Évangile de saint Matthieu et des Épîtres de saint Paul, ces deux livres, trésors de toute sagesse, qu'il portera sur sa poitrine tout au long de sa vie. En ces pages qui avaient exalté et porté au sublime l'éloquence d'un Chrysostome, Dominique se désaltérait de l'eau qui s'élève jusqu'à la vie éternelle, savourait les torrents de la charité du Christ et de Paul pour les âmes, sentait frémir en son sein l'ardeur de l'apostolat et jaillir sur ses lèvres la parole du prédicateur.

En ces pages, il découvrait l'art de concilier les deux autres amours, le cloître avec l'action, pendant qu'au volume des *Collations* ou *Conférences des Pères*, œuvre du moine Cassien, il apprenait comment, en dehors de la Nitrie et de la Thébaïde, l'on combat, l'on progresse et l'on triomphe dans les déserts spirituels. C'est ainsi que, à l'ombre de la cathédrale d'Osma, le chanoine régulier Dominique s'initiait au recueillement du cloître et à l'observance de la Règle de saint Augustin dans la vie contemplative. Mais dans ses contemplations, dans ses colloques prolongés le jour et la nuit avec Dieu, devant l'autel, dans ses plaintes et ses gémissements sur la misère des pécheurs et des âmes abandonnées et affligées, dans les palpitations de sa charité enflammée qui croit tout, qui souffre tout, qui espère tout, son rêve n'était ni un monastère de Cluny ou de Cîteaux, ni un désert de la Chartreuse ou de Camaldoli, mais bien un Sinaï pour y traiter avec Dieu comme Moïse et en descendre, le front lumineux, pour proclamer la loi divine au peuple errant; mais bien un troisième ciel d'où descendre, comme Paul,

au milieu des nations, maître ès choses célestes, prédicateur de rédemption et de pardon; un désert de silence et de jeûne où, à l'image du Christ, Sagesse du Père, bienheureux voyant, se préparer à la lutte contre l'ennemi du genre humain et se faire voyageur et héraut de l'Évangile dans cette grande Palestine qu'est ce parterre de malheureux fils d'Adam, vagabonds, séparés les uns des autres par leur âme et leurs pensées, comme par les monts et par les océans.

Oui, Dominique rêvait du champ ouvert à ses luttes et à son zèle; il rêvait d'une sainteté — permettez-moi d'oser l'appeler ainsi — non pas statique, mais dynamique ; une sainteté de croisé, de chevalier du Christ et de son Temple, et de sa Jérusalem céleste, une sainteté de rédempteur des esclaves de l'erreur et du péché plutôt que de ceux des prisons et des galères ; fier non pas d'une armure d'acier ou de bronze, mais de celle de l'esprit ; semblable à Paul, les reins ceints de la vérité, revêtu de la cuirasse de justice et, les sandales aux pieds, prêt à annoncer l'Évangile de paix, protégé par le bouclier de la foi et le casque du salut et agissant avec le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu (Éphés., VI, 14 suiv.). O Bernard de Clairvaux, grand paladin de la foi et de l'Église du Christ, organe très suave de l'Esprit-Saint, grand capitaine qui es sorti d'un cloître sans bataillons et qui y es revenu pourtant chargé de victoires et de lauriers, c'est peut-être de toi qu'a rêvé Dominique, mais de toi conduisant une phalange de héros comme toi ; de toi, combattant avec eux en champ libre ; il rêva de tes exploits dont le souvenir était récent ; et ce lui fut une vision présageant de nouveaux athlètes, sous un autre froc que le tien, mais te ressemblant par la vie active, champion errant qui as prêché la vérité et la foi par les routes de l'Europe, qui les a remplies de ton cri puissant, cri du lion rugissant qui, terreur des fauves, sort le matin à la recherche d'une proie, puis, exultant de sa conquête,

revient le soir, non pas découragé, mais redouté, à la tanière de son repos.

Ai-je besoin, mes Frères, de vous dire que le cloître de la cathédrale d'Osma était aussi pour Dominique un champ ouvert à son zèle pour les âmes et pour les affligés, qu'il quittait la contemplation des choses éternelles pour verser, avec l'ardeur de sa charité et le sourire de sa pitié, dans les cœurs blessés et désemparés le baume qui purifie, réconforte et guérit pour une vie meilleure ? Que la parole de Dieu résonnait sur ses lèvres avec l'accent d'un apôtre, d'un père, d'un médecin, d'un ami ! Parmi les chanoines réguliers d'Osma et avec son ami, l'évêque Diego de Azevedo, Dominique de Guzman nous apparaît, comme le matin annonce le jour, dans l'aurore éclatante de ce noviciat vigoureux qui, exerçant une nature aussi douée que la sienne, l'instruisait, la fortifiait, la dressait à unir, dans la suréminente charité du Christ, l'amour de la science soumise à la charité avec la flamme de l'amour contemplatif et actif, où se forme, s'affermit et s'inspire le prédicateur du Verbe de Dieu. *Praedica verbum.*

II

Mais la Providence divine, qui dans ses conseils choisit et prépare les héros de ses admirables entreprises, ne voulait pas Dominique à Osma, où, depuis huit ans déjà, sa vertu et son zèle pour les âmes resplendissaient comme une lumière éclatante et ardente. Où donc, en quelle cité, en quel lieu prêchera-t-il ? Où jamais, mes Frères, le héros de Calaruega, l'amant de la foi chrétienne, le saint athlète, comme le chante l'Alighieri (*Par.*, XII, 55 et sq.), « très doux aux siens et aux ennemis cruel », s'avancera-t-il par doctrine et par volonté tout ensemble avec l'office apostolique, comme un torrent pressé de haute veine, frappera-t-il son cours impétueux et sera-t-il de chérubique lumière une splendeur (*Par.*, XI, 39) ? Où jamais, à

temps et à contretemps, par la parole de la vérité et par la puissance de Dieu, par les armes de la justice, à droite et à gauche, dans l'honneur et l'humiliation, dans la mauvaise réputation et dans la bonne, dans les fatigues et dans les veilles, dans les jeûnes, avec mansuétude et suavité (II Cor., VI), fera-t-il lever et verdoyer du terrain dévasté par la lutte les rejetons du nouveau jardin qu'il rêve, et fera-t-il vibrer, dans la voix des compagnons de son zèle, les sons harmonieux de sa parole ? Où la voix de Dieu lui dira-t-elle : *Insta opportune, importune* ?

Écoutez. Quand Dieu, au jour marqué par lui, met la main à l'accomplissement des desseins qui tendent au salut des âmes, alors il appelle le héros à qui il confie son œuvre loin du monde où il vivait; ce grand spectacle, la sainte Écriture nous le montre en nous faisant entendre la voix de Dieu au Patriarche de tous les croyants, Abraham, à qui elle dit : « Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai; et je ferai de toi une grande nation (Gen., XII, 1) : *Egredere de terra tua et de cognatione tua et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi; faciamque te in gentem magnam.* » Cet ordre divin, je le vois s'accomplir une autre fois pour le futur Patriarche des Prêcheurs, par le moyen non pas d'une parole qui résonne à l'oreille, mais d'une parole qui pénètre le cœur, où la vie palpite plus profonde et imprime un mouvement qui en émeut et en anime toutes les fibres.

Admirez, avec moi, mes Frères, cet homme qui, en compagnie de son évêque, franchit les rudes frontières qui séparent l'Aragon de la Gascogne. Il sort de sa terre natale, où nombreux sont ceux qui l'aiment et l'honorent, et il les abandonne : il n'y retournera plus, si ce n'est dans cinq lustres. Son cœur sera le même, la même sera sa tunique blanche, comme son manteau noir; mais les palpitations de ce cœur seront amples comme le monde, comme ces plages foulées par la plus errante des âmes rachetées par le Christ ; il y retournera, le visage

empreint de sa joie accoutumée, mais avec les grandes pensées du père vigilant d'une cohorte religieuse, tout proche de sa fin, comme le champion qui tombe et qui, en mourant, se souvient du doux seuil maternel.

Maintenant ne connaissant rien qu'une soif inextinguible de sacrifice, fidèle compagnon de son évêque, il franchit les Pyrénées, laissant derrière lui les cimes menaçantes de la Maladetta pour descendre dans les riantes vallées et les plaines baignées par la Garonne, pays aussi fertile qu'une terre promise, mais qui alors était une terre sur laquelle, comme sur celle d'Abraham, paraissait peser la malédiction de Chanaan (Gen., x, 25). *Chananaeus autem tunc erat in terra* (Gen., XII, 6). Le Chananéen, c'était l'Albigeois hérétique : nom qui éveille chez ceux qui en méconnaissent les erreurs fatales et les dangers religieux et sociaux des sentiments mal définis, en confondant la pitié et la haine, la vertu et le vice. C'était là le premier champ que Dieu devait assigner à Dominique et à l'évêque Diego; là qu'ils devaient livrer leurs premiers combats et cueillir leurs premiers lauriers ; là que Dominique devait réunir son premier bataillon et ériger les premiers trophées de ses victoires.

Si la brièveté de l'heure m'en laissait le temps, je m'emploierais, mes Frères, à vous peindre le misérable état de la Gascogne et des régions voisines vers la fin du XII^e^ siècle et à l'aube du XIII^e^. Vous verriez comment, dans la renaissance d'un peuple, alors que naissait l'harmonie de l'épopée des paladins, des chansons en langue vulgaire des troubadours de la Provence et du Languedoc, sortait aussi du sépulcre et levait la tête la vieille hérésie manichéenne et gnostique qui, renaissant en Orient, s'était insinuée par les terres lombardes et transalpines pour apparaître publiquement sur les places, dans les cours, les assemblées, les églises, les cloîtres, et proclamer la folle croyance en deux principes, en deux divinités, celle du bien et celle du mal, condamner le mariage, enseigner

la fable de la métempsycose, substituer à la divinité de la religion chrétienne la superstition d'un vain « consolamentum » pour les mourants, la licence morale, l'abstinence pharisaïque, une perfection et une sainteté trompeuses, un culte, une prédication, un clergé, un ascétisme et une hiérarchie cathare qui n'était rien autre chose qu'une imitation mensongère et une profanation de l'Église fondée par le Christ. Vous verriez dans le Comté de Toulouse et le Midi de la France régner toute-puissante l'hérésie des Cathares, comme déjà l'avait vue saint Bernard et comme, peu après lui, la montrait, dans ses États, Raymond V, le sage comte de Toulouse, en disant : « Elle a pénétré partout. Elle a jeté la discorde dans toutes les familles, séparant le mari de sa femme, le fils de son père, la petite-fille de son aïeule. Le clergé lui-même a cédé à la contagion. Les églises sont désertes et tombent en ruines. Pour moi, je fais ce que je puis pour arrêter un si grand fléau, mais je sens mes forces inférieures à la tâche. Les plus grands personnages de mes terres se sont laissé corrompre. Le peuple a suivi leur exemple, je n'ai plus ni courage ni forces pour réprimer le mal. »

Ne croyez pas cependant que le Saint-Siège soit demeuré spectateur inactif de tant de ruines. Un Pontife à l'esprit élevé et à l'âme vigilante et invincible, le grand Innocent III, défendait par la pensée et par l'action les droits de l'Église, la foi et la morale chrétienne non seulement à Rome et en Italie, mais encore au-delà des Alpes et des mers : faisant front aux rois d'Europe et aux Sarrasins d'Orient, il n'oubliait pas cette hérésie obstinée des rives de la Garonne et du Rhône et se souvenait des vains efforts tentés par ses prédécesseurs, Alexandre III, Lucius III et les autres Papes, avec le III[e] Concile du Latran, la Constitution Apostolique de Vérone, les Cardinaux Légats Pierre de Saint-Chrysogone et Henry d'Albano. Dès les premiers jours de son élévation au trône pontifical, ses lettres aux métropolitains et à leurs suffra-

gants comme aux princes de ces provinces, l'envoi de nouveaux légats apostoliques de l'Ordre de Cîteaux, Raynier, Pierre de Castelnau, Jean de Saint-Paul, Cardinal de Sainte-Prisque, avec Raoul et d'autres moines de Cîteaux sous la conduite de leur abbé Arnaud, nous le montrent s'employant à secouer l'inertie des prélats, le manque de zèle du clergé, et à reconquérir à la foi ces seigneurs et ces peuples égarés, employant la douceur : sermons, conférences et discussions avec les maîtres de l'hérésie, plus que la crainte et les peines ecclésiastiques. Mais l'hérésie soutenue, sous main et ouvertement, par les grands, encouragée par la froideur et l'ignorance des Pasteurs, résistait à tous les efforts du zèle des légats et demeurait indomptée et puissante à ce point que, découragé, Pierre de Castelnau, dont le sang devait être versé par la main des hérétiques et baigner ce sol ingrat, demandait au Pontife de retourner à sa chère solitude et à sa contemplation dans la cellule de son monastère. Mais plus intrépide et plus constant que lui, Innocent III le retint à son poste de combat en lui disant : « C'est dans la difficulté que la vertu brille et se retrempe. Vous ne devez pas vous soustraire à l'œuvre que Nous vous avons confiée... Vous n'avez pas réussi, comme vous vouliez, mais ce n'est pas le succès que Dieu récompense, mais le travail... Apportez à l'œuvre évangélique de la persévérance et de l'obstination; insistez, argumentez, implorez et, à force de patience et d'éloquence, ramenez les dévoyés. »

N'entendez-vous pas, mes Frères, dans ces paroles d'Innocent, l'écho du cri de Paul à Timothée : *Insta opportune, importune ; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina* ? Qui les lut dans cet écrit papal de janvier 1205 ? Qui les avait dans le cœur et devait en faire la loi et la règle de sa vie ? J'admire le légat Pierre de Castelnau qui reste sur le lieu du combat et donne son sang pour la foi; mais je n'admire pas moins ce pèlerin que je vois arriver à Montpellier avec l'évêque d'Osma,

s'aboucher avec Pierre et les Cisterciens ses compagnons, découragés comme lui devant l'inutilité des sueurs qu'ils ont versées. Il vient de Rome, il a entendu le cri apostolique d'Innocent et le porte dans son cœur, avec l'ardeur d'un amour audacieux ignoré du monde, connu seulement du vénérable ami avec qui il voyage en parfaite communauté de pensée: sentiment profond que les deux pèlerins auraient pu, lors de leur passage en Ombrie, voir briller aussi sur le visage d'un jeune homme d'Assise, comme eux futur chevalier du Christ et dédaigneux du faste et de l'opulence. C'était l'heure des chevaliers de la pauvreté du Christ.

Diego, qui à Rome avait désiré déposer aux pieds du Pape les insignes de sa dignité d'évêque d'Osma pour prêcher l'Évangile aux infidèles, avait, au contraire, ainsi que son compagnon, été invité par le grand Pontife à convertir les Albigeois en se portant au secours du légat Pierre et des Cisterciens. Leur rencontre à Montpellier sera-t-elle opportune ou inopportune ? Certes c'est avec opportunité qu'aux ministres découragés de la foi vient s'adjoindre le secours de ces deux nouveaux compagnons, prêts à la lutte contre les ennemis de la foi. Mais quelles nouvelles armes apportent-ils pour lutter et pour remporter une victoire disputée ? quelles nouvelles méthodes et quels conseils ? C'est la méthode et le conseil du Christ qu'apporte Diego, du Christ qui envoie ses apôtres aux brebis perdues de la maison d'Israël en leur commandant : « Portez la parole et dites : Le royaume des cieux est proche. N'ayez ni or ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton, car l'ouvrier mérite son salaire » (Matt., x, 5-10).

L'hérésie albigeoise était forte de deux armes en particulier : de la prédication de l'erreur et de l'austérité de la vie pratiquée par des maîtres qui, sous le nom de Parfaits, par la rigueur de leur pauvreté et de leurs mœurs,

avaient beau jeu à persuader la foule des croyants égarés et à les affermir dans leur fausse doctrine et dans leur morale corrompue. De ces faux maîtres, je ne dirai pas qu'ils aient été tous des hypocrites, car je sais que plus d'un des philosophes du monde païen sut mépriser les richesses et pratiquer une vertu stoïque, qui étonnait les hommes, même si elle ne le conduisait pas au ciel. Mais n'était-il pas opportun que ces deux armes de la parole et de la pauvreté fussent émoussées aux mains des hérétiques et que les fils de la lumière se montrassent plus prudents que les fils des ténèbres ? N'était-il pas opportun que là où étaient les citadelles les plus fortifiées de l'hérésie et les résistances les plus opiniâtres, là frappassent plus fort la fougue de la parole divine et l'exemple de la vertu ? N'était-il pas opportun pour les desseins de Dieu que Dominique dans le champ le plus ouvert et le plus troublé se formât à des combats d'où il devait sortir vraiment maître pour ses disciples ? De l'école du savoir de Palencia il était passé à celle de la contemplation, et du ministère sacerdotal au cloître d'Osma. Était-ce là la dernière préparation de son esprit pour qu'il devînt le père de l'Ordre des Prêcheurs ? Non, mes Frères, vous verrez comment le chanoine régulier d'Osma, sur les champs de bataille de la Gascogne et de la Provence, de soldat habile à porter les armes devient un capitaine et apprend l'art de guider les bataillons apostoliques.

Contre la pauvreté altière des maîtres albigeois, Dominique élevait avec Diego le nouvel étendard de la pauvreté religieuse mendiante, qui demandait sa nourriture d'hospice en hospice et qui marchait pieds nus, pour annoncer la bonté et la paix du Christ, pour prêcher le salut en disant à Sion : C'est ton Dieu qui régnera, et non le prince des ténèbres et de l'abîme : *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et praedicantis pacem, annuntiantis bonum, praedicantis salutem, dicentis Sion : Regnabit Deus tuus* » (Is., LII, 7).

Merveilleuse richesse de la foi ! Dieu a placé au milieu de nous, sur nos autels, un Maître en qui tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés afin que personne ne se laisse égarer par de subtils discours : « *In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae abscondidi,... ut nemo vos decipiat in sublimitate sermonum* » (Coloss., II, 3-4) ; Maître de vérité pour tous les temps et pour tous les lieux, exemple de toute vertu infiniment imitable, qui sème ses conseils de chasteté, de soumission, de tempérance dans les déserts d'Antoine, les ermitages de Bruno et de Romuald, les retraites de Basile et d'Augustin, les maisons de Benoît, et qui toujours communique de nouveaux enseignements et les développe à travers les siècles. A l'école de ce Maître divin, qui, alors que les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid, n'a pas où poser sa tête, le chanoine d'Osma, avec son saint évêque, a appris la pauvreté divinement héroïque qui est montée sur la croix avec le Christ et qui, exaltée avec lui au-dessus du monde, a attiré à soi l'universalité des hommes, des temps et des choses, et a enseigné à la cupidité humaine que celui qui n'a rien, parce qu'il a donné tout ce qu'il avait, avec lui-même, au profit d'autrui, celui-là possède tout dans les trésors de la charité du prochain : *nihil habentes et omnia possidentes*. A l'ombre de cet arbre de la pauvreté qui se fait mendiante, semence plantée par le Christ dans le jardin religieux de son Église, arrosée par Dominique de Guzman et François d'Assise, les siècles futurs verront se réunir des cohortes de saints et de vierges aux vêtements et aux coutumes divers, pour en goûter les fruits dans une vie austère, laborieuse et triomphante.

Non moins puissante était l'arme de la parole par laquelle les maîtres albigeois de tout rang entraînaient les foules derrière eux dans les redoutes et dans les églises usurpées, défiaient à des combats de doctrine le clergé inerte et les prélats peu vigilants de cette portion du trou-

peau du Christ. Contre une telle arme, Dominique lève, avec l'évêque d'Osma, sa prédication éloquente; et Dieu, qui se fait *adjutor in opportunitatibus, in tribulatione* (Ps. x, 9), guide l'un et l'autre à la défense de cette vérité qui était le bouclier dont ils étaient protégés, dans les disputes publiques contre les hérétiques à Servian, à Béziers, à Carcassonne, à Verfeil, à Montréal ; il leur ouvre, dans cette forêt sauvage, le sentier par lequel ils pourront reconduire quelque brebis perdue au bercail de Jésus-Christ, et étendre à d'autres terres l'ardeur de leur zèle apostolique, bien que les fruits ne répondissent pas encore pleinement à leurs privations et à leurs fatigues.

Mais, pour un grand capitaine, le choc des armes lui fait voir clair dans le combat. Ses compagnons cisterciens restés encore auprès de lui pensaient que désormais pour obtenir un plus grand fruit et vaincre l'obstination des hérétiques persécuteurs des catholiques, profanateurs des églises, ennemis du culte et des rites sacrés, l'épée des princes devait être plus puissante que la parole évangélique; au contraire, Dominique, qui avait appris du Christ la mansuétude et l'humilité du cœur, qui ne se reconnaissait jamais vaincu par les difficultés ni les obstacles, au milieu des périls, des mépris, des outrages, des injures, des menaces de mort, l'esprit toujours serein, toujours inaltérable dans sa douceur, toujours magnanime dans sa patience, voulait vaincre le mal par le bien et continuer, jusque dans les boulevards les plus difficiles des hérétiques, à guerroyer avec l'épée de la parole, avec les arguments de la foi, avec les sermons et les discussions prolongées, s'il en était besoin, pendant plusieurs jours, afin de fortifier les faibles, de convaincre les égarés et d'arracher sa proie au prince infernal de ce siècle. *Insta opportune, importune, in opportunitatibus, in tribulatione.* Ce qui semblait importun aux autres, il le croyait, lui, opportun pour la victoire, et il était prêt à donner sa vie parmi les plus cruels tourments, à l'image de l'Agneau doux et muet qui l'avait aimé et qui s'était

sacrifié pour lui, et non seulement pour lui, mais pour tous les hommes.

Mais, un jour de janvier 1208, la mort, en la personne d'un écuyer fanatique du comte de Toulouse, Raymond VI, attaquait en traître, sur les rives du Rhône, le légat pontifical Pierre de Castelnau. Ce crime barbare, vous le savez, mes Frères, émut l'auguste Pontife Innocent III, blessé dans sa dignité et dans l'amour qui le portait à convertir, non à détruire les égarés; et contre les ennemis de la foi, désolation du peuple chrétien, négateurs des biens de la famille et de la société civile, destructeurs de la propriété et de la morale catholique, on vit par les plaines et les vallées du Rhône et de la Garonne les nouveaux bataillons d'une croisade qu'Innocent chercha à retarder, comme il voulut en réprimer l'impétuosité, en adoucir et en modérer les suites; le comte de Toulouse, violateur de ses promesses, en fut le provocateur et le vaincu; l'héroïque vainqueur en fut, avec son étendard, Simon de Montfort; les hérauts en furent Arnaud, abbé de Cîteaux, et Foulques, évêque de Toulouse. Ne protestez pas, ô historiens, si quelques actes de cet âge vous paraissent dureté; vous savez que cette rude guerre ne fut pas la seule « en cette aire que l'on se dispute avec tant de férocité, « comme chante le divin Poète (*Par.*, XXII, 151). Mais où était alors Dominique de Guzman ? Si, en face des hérétiques, il ne pouvait plus, comme auparavant, combattre ouvertement par sa prédication et par la parole de Dieu, unique épée de son esprit, il combattait à leur profit avec Dieu, comme Jacob avec l'ange, dans les nuits de ses silencieuses contemplations, à l'heure des plus dures épreuves. On le vit durant la terrible bataille de Muret, où se creusa le tombeau d'un roi allié des hérétiques, prier et pleurer devant les autels, pour cette foi dont la plus belle victoire sur le monde est la victoire sur les âmes. Son épée la plus fulgurante, mes Frères, vous la connaissez, vous la possé-

dez : elle est entre vos mains : c'est l'épée du Rosaire de la Vierge Marie, toujours « terrible comme une armée en bataille » (Manzoni, *Il nome di Maria*).

Avec ses armes, Dominique avait, en attendant, combattu sous un grand capitaine, son évêque Diego, mendiant son pain de porte en porte, prêchant, discutant et se recueillant au pied de cette roche albigeoise de Fanjeaux, à Prouille, lieu où il se reposait et se retrempait pour de nouvelles entreprises; là ils avaient déjà rassemblé le plus beau fruit de leurs conquêtes auprès du sanctuaire de Marie : quelques jeunes demoiselles nobles, éclairées et converties au milieu de bien d'autres que l'erreur avait fait dévier de la foi et de la piété chrétiennes. Ce fut le premier monastère de vierges consacrées érigé par Dominique et par Diego dans les régions les plus hostiles au nom catholique. Ce fut le plus noble trophée de l'évêque Diego, qui le laissa et le confia à Dominique, en reprenant le chemin d'Osma pour la dernière fois. Pars donc, ô héros de la charité du Christ et de sa parole, père et éducateur de Dominique, précurseur d'une armée apostolique; tu ne verras plus ni Prouille, ni ton fidèle ami, mais dans le cœur de celui-ci et de ses fils ton nom demeurera en éternelle bénédiction. Tu abandonnes Dominique seul avec trois compagnons de tes fatigues, mais en lui est l'héritage de ton esprit; ton œuvre demeurera; le chanoine d'Osma sera Frère Dominique, il sera le Prieur de Prouille, fondateur et maître d'une légion de hérauts de l'Évangile et de la vérité.

Admirez Dominique, mes Frères : pendant huit ans, presque seul, il persiste à suivre le chemin marqué par Diego; il presse les hérétiques à temps et à contretemps. L'esprit rempli de la grande idée de la réforme du clergé et de l'apostolat, des dangers des hérésies albigeoises et vaudoises qui usurpent le pouvoir de prêcher de l'évêque et du prêtre, riche de la pauvreté du Christ, il s'avance contre la plus forte citadelle de l'hérésie, Toulouse; il

déplace le centre actif de ses missions apostoliques ; il retrouve là un autre ami, l'évêque Foulques, un émule du zèle de Diego ; il trouve un riche citoyen qui lui offre le vivre, le couvert et soi-même pour compagnon. Avec un petit groupe de disciples, il jette, à l'ombre de l'autorité épiscopale, la semence de l'arbre gigantesque des Frères Prêcheurs. Je salue cette terre où le souvenir de son premier voyage et de la conversion de l'hôte hérétique ramène Dominique pour confirmer les fidèles dans le bien, disperser l'hérésie, combattre les vices, se faire maître et défenseur du dogme et de la morale, et en même temps pour accroître et former, tel un habile capitaine, la petite troupe de ses disciples sur le territoire de Toulouse, avant de faire du monde entier le champ de leurs entreprises. Je salue ces remparts qui se mirent dans la Garonne, nid de l'aigle aux grandes ailes, cher aussi à mon cœur, car, un jour, le plus grand des fils de l'aigle, le génie d'Aquin, y reposera dans sa dépouille mortelle quand, revenu des hautes contemplations du ciel et de la terre, il reverra le berceau de ses premiers frères et attendra dans la résurrection le renouvellement de sa jeunesse.

Mais ne prévenons pas les temps ! Si pour l'Ordre des Prêcheurs l'aurore pointa à Toulouse, c'est à Rome que devait resplendir son midi. Lors du quatrième Concile de Latran réuni par Innocent III en 1215, Foulques de Toulouse et Dominique de Guzman se trouvaient dans la Ville Éternelle pour implorer la confirmation du nouvel Institut religieux des missionnaires toulousains. Le grand Pontife qui estimait, comme le Concile, que prêcher la parole du divin Pasteur était le ministère propre des évêques et qu'on ne devait approuver aucun ordre religieux nouveau, trouva la demande importune, mais elle n'était pas importune dans les desseins de Dieu qui l'avait inspirée à Dominique et qui allait bientôt par une vision mystérieuse faire fléchir Innocent et l'amener à protéger le Monastère de Prouille et à louer le zèle apostolique de

Dominique en incitant celui-ci à choisir, parmi les règles apostoliques déjà approuvées, celle qu'il devait suivre.

Pour Dominique, si à Rome le soleil lui était apparu sur l'horizon, il n'avait pas encore gagné le zénith. Mais en cette cité-mère il avait rencontré la bienveillance du neveu du Souverain Pontife, le Cardinal Hugolin Conti, l'ami qui devait glorifier les deux nouveaux Patriarches, l'un, lui, Dominique « par la sagesse, splendeur de la lumière des chérubins », l'autre « à l'ardeur toute séraphique » (*Par.*, XI, 37). Ce Patriarche séraphique, qui avait déjà dans son ardeur foulé les chemins de France et d'Espagne connus de Dominique, s'était rencontré avec Dominique dans la pieuse pénombre d'un temple, dans cette atmosphère de Rome, et ce fut un admirable spectacle pour les anges que de voir les deux héros les plus passionnés de la pauvreté volontaire se reconnaître comme en une vision céleste, s'embrasser, se proclamer frères et compagnons à la suite du Christ, et pour son œuvre. Ce baiser, d'âge en âge, de siècle en siècle, se renouvelle entre les fils de Dominique et de François, qui, marchant par des chemins divers, se rencontrent dans les vastes champs de l'Église de Dieu. Que de campagnes et de victoires communes ! que d'actes héroïques communs ! que de périls et de luttes communs ! que de palmes et de couronnes communes ! Aux rayons du soleil divin ne brillent-ils pas, sur le diadème de l'Épouse du Christ, d'un éclat merveilleux égal à celui des diamants et des rubis ?

Mais, en attendant, voici Dominique une troisième fois dans cette Rome qu'il avait quittée en compagnie de Foulques pour rentrer à Toulouse, s'y réjouir de voir accru le nombre de ses disciples, les convoquer et les réunir à Prouille, choisir une règle selon le conseil du Pape, celle de Saint Augustin, en faire le fondement d'un Ordre apostolique où la contemplation servirait à l'action, l'étude à la parole évangélique, le jeûne et la prière à la vigueur et à l'intrépidité de la vertu, ériger le pre-

mier couvent près de l'église de Saint-Romain à Toulouse, s'y nommer un vicaire. Il revient sur les rives du Tibre avec les nouvelles Constitutions de l'Ordre des Prêcheurs : il ne revoit plus sur le siège de Pierre le grand Pape Innocent, mais son successeur, Honorius III : il s'incline devant lui et implore la confirmation de son œuvre.

Le plein midi était venu. Honorius grave, comme sur le marbre, le caractère qu'il reconnaît à l'Ordre institué par son cher fils Dominique, prieur de Saint-Romain de Toulouse, l'approbation qu'il concède à cet Ordre des futurs champions de la foi et des vrais flambeaux du monde : « *futuros pugiles fidei et vera mundi lumina* ». Exulte, ô illustre descendance de Dominique ! Honorius fixera même ton nom : le prieur et les frères de Saint-Romain franchiront les siècles en face des princes et des peuples de l'Église, sous le nom et l'étendard des Prêcheurs. Exulte, ô Dominique, l'arbre que tu as planté providentiellement dans la tribulation croîtra, il étendra ses branches vivifiantes dans l'immensité des airs : le nid d'aigle que tu as construit disséminera tes fils généreux au-delà des cimes des Alpes et des rivages de la mer; dans le plein midi qui brille et resplendit pour toi, un nouveau soleil paraîtra pour rivaliser de lumière avec l'astre du jour. *Insta opportune, importune.*

III

Vous savez que les œuvres des Saints sont les œuvres de Dieu, de ce Dieu qui, du haut de son trône de la nouvelle Jérusalem descendant du ciel, dit à l'évangéliste de Patmos ravi en extase : « Voici que je renouvelle toutes choses : *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia* » (Apoc., XXI, 2-5). Dieu ne retire pas la main de son œuvre, mais il demeure, persiste et, dans le cours des siècles, à travers les vicissitudes humaines, prospères ou

adverses, qui entourent la barque de saint Pierre comme des flots tranquilles ou furieux, il la fournit et l'approvisionne de nouveaux rameurs, la guide et la pousse vers de nouveaux ports et de nouvelles conquêtes, à travers l'immensité de la mer des nations. Par l'Ordre des Prêcheurs, fondé par Dominique, le Sauveur du monde renouvelait son œuvre, comme il avait fait en Palestine, quand aux côtés des douze Apôtres il plaçait la troupe des soixante-douze disciples, choisis parmi l'élite de ceux qui le suivaient, et les envoyait, comme coopérateurs des Apôtres, prêcher le règne de Dieu et s'occuper des âmes. N'était-ce pas une œuvre nouvelle que l'institution d'un Ordre de religieux, non plus tranquilles habitants des déserts, des montagnes ou des vallées, ou chanoines vivant à l'abri du cloître, ou rédempteurs diligents des malheureux condamnés aux galères ou tombés en esclavages, mais sortant de l'ombre d'une cellule qui avait été témoin de leurs longs jeûnes, pour rompre et distribuer aux peuples, aux foules errantes et affamées de foi et de vérité, le pain de la divine parole, nourriture non du corps, mais de l'âme ? N'était-ce pas une sublime nouveauté dans l'Église qu'un Ordre de clercs et de prêtres se faisant mendiants pour rassasier du pain supersubstantiel du Verbe de Dieu les petits qui demandent le lait de la foi et les adultes qui ont besoin de l'aliment solide de la sagesse ? Que se taise l'altière pauvreté de Valdo rebelle aux légitimes pasteurs du troupeau du Christ, usurpatrice du ministère de la parole sacrée. Ce n'est pas ainsi que fait Dominique. C'est sous l'égide d'un évêque qu'il s'exerce à la prédication ; sous l'égide de l'obéissance à un évêque qu'il prêche sur les rives du Rhône et de la Garonne ; sous l'égide de l'obéissance à un évêque qu'il se fait recruteur et père d'une cohorte de prédicateurs, dont l'évêque des évêques, le Vicaire du Christ, constitue une avant-garde de champions de la foi et de vrais flambeaux du monde. Voici la nouvelle et grande idée de l'Ordre des Prêcheurs ; voici le

nouveau rempart et la nouvelle garnison de soldats et de défenseurs, prêts aux sorties les plus dures, les plus lointaines contre l'ignorance et les embûches tendues contre la foi et la vérité, contre la corruption et la perversion du sens et de la vertu chrétienne. Et voici, à leur tête, le capitaine, élu de Dieu, qui guidera à la lutte parmi les peuples les nouveaux paladins propagateurs de l'Évangile.

Et quel admirable capitaine ! d'un courage invincible, d'une prodigieuse harmonie de penseers et de vouloirs, d'une intelligence en laquelle, au-dessus de toute autre science, brille la Sagesse de l'Évangile et de Paul ; altéré du seul Christ et du Christ Crucifié, d'une nature riche de ce courage et de cette bonté capables de former et d'élever au-dessus des autres les héros qui créent de nouvelles formes de vie religieuse et chrétienne. C'est un capitaine qui apparaît maître dans l'art de combattre les fausses doctrines, prêtre dans celui de l'exhortation et de la prière, père dans celui de la condescendance et des admonitions; maître, prêtre et père, mais aimable d'une douceur pleine de longanimité, d'une patience qui donne pleine valeur à tous ses desseins et à toutes ses œuvres, et d'une maîtrise qui sait scruter le chemin du cœur pour obtenir toutes les victoires. *Argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.*

Vous étonnerez-vous de ce que, sous le labarum qu'un tel capitaine rapportait de Rome à Toulouse, consacré par le sceau du Vicaire de Jésus-Christ, ses compagnons fussent pleins de joie, prêts à le suivre avec ardeur dans l'âpre et rude voie des Constitutions qu'il avait écrites, à écouter ses instructions, à répondre à ses appels, prières plutôt que commandements, à se corriger et à se vaincre dans les épreuves que l'exemple d'un père adoucit et embellit aux yeux des fils, lorsqu'il s'agit de remporter une difficile victoire sur soi-même ? Je les vois réunis autour de leur bien-aimé père, dans le couvent de Saint-Romain à Toulouse, le jour de l'Assomption de Marie en

1217 : jour mémorable où Dominique, après avoir fait élire son vicaire dans le gouvernement, parlera à ses fils, avec l'autorité du premier Maître Général, avec la vision et le souvenir d'un saint à l'oreille de qui résonne encore l'ordre du ciel, écho du cri de Paul : « Va, prêche. » Il leur dira, excitant l'émotion des grands et du peuple : « Allez, prêchez à tous les peuples », et il les dispersera au milieu des nations. D'une poignée de seize disciples, il en retiendra deux à Toulouse et deux pour la direction des vierges religieuses à Prouille; il en enverra quatre en Espagne pour y faire refleurir les germes des plus grandes vertus; Paris en recevra sept qui retremperont leur esprit dans les études, à l'Université récemment fondée, et ouvriront le fameux couvent de Saint-Jacques, futur abri et école des deux plus grands génies de ce siècle, Albert le Grand et Thomas d'Aquin. Je ne rappellerai pas comment la peine de la séparation d'avec leur père fut allégée par l'espérance de le revoir ; comment la pauvreté les accompagnait de porte en porte sur le chemin; comment ils trouvèrent de nouveaux amis, d'autres compagnons, et, dans l'espace de quatre ans, fondèrent des maisons au-delà des Pyrénées, à Ségovie, à Madrid, à Palencia, à Barcelone, à Santarem, à Zamora, et, outre Toulouse, après Paris, à Lyon, à Montpellier, à Bayonne, au Puy-en-Velay et à Narbonne, comment ils s'étendirent jusqu'en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre et en Scandinavie. Je ne suivrai pas dans leur course ces hérauts de la parole de Dieu, car leur maître et leur père me rappelle, lui qui, avec un compagnon, Étienne de Metz, s'éloigne des bords de la Garonne pour franchir les Alpes et se prosterner une quatrième fois aux pieds du successeur de Pierre : il vient placer en cette ville sacrée le plus sûr, le plus glorieux asile de son œuvre.

Suivre le chemin de Dominique en ces trois dernières années de sa vie, quand son ardeur croissante lui met des ailes aux pieds pour travailler à la diffusion, à la visite et

à l'organisation de l'Ordre des Prêcheurs, est, pour la faiblesse de ma parole, plus difficile que de suivre les pas de ses disciples ; comme il est plus facile de contempler l'aigle qui excite sa progéniture à voler, en volant au-dessus d'elle, que de le tenir sous des regards dans le battement majestueux de ses ailes à travers les précipices et les vallées de son royaume alpestre. Ne suffit-il pas que je vous le montre infatigable en ce déclin de sa vie, épopée de son histoire et de sa sainteté : réforme du monastère de Prouille et fondation des Sœurs de l'Ordre des Prêcheurs, institution de la Milice du Christ, grand dessein de prendre comme pépinière et jardin de ses plantations nouvelles Paris, l'Université des sciences, et Bologne, l'Université du droit ; conquête, pour les entraîner à sa suite, de grands personnages et de professeurs ; routes de France et d'Espagne parcourues à nouveau pour visiter et revoir ses fils faisant l'épreuve de la règle qui a été choisie; missions et victoires parmi les hérétiques des régions lombardes, érection des couvents de Bologne, de Bergame, de Milan, de Vérone, de Plaisance, de Brescia, de Florence et de Sienne, infirmités et guérisons, périls et secours, accueils et refus, joie et douleur ; tout ce qu'il y a d'heureux et d'adverse, de favorable et de préjudiciable, se rencontrant dans ses magnanimes entreprises ; deux Chapitres généraux tenus à Bologne pour affirmer et rendre plus stricte la pauvreté volontaire et, le corps épuisé et proche de la mort, trois voyages à ces rives du Tibre ?

Ici, à Rome, arrêtez-vous, mes Frères, et admirez le fondateur des Prêcheurs. A ce sol accidenté des sept collines, cœur du Latium et du monde, Dominique avait aussi donné son esprit et son cœur. Plus que les fastes d'une gloire submergée par les flots des peuples, il lisait, parmi les ruines des majestueux monuments de l'Empire, les fastes de Pierre et de Paul; la parole du successeur de Pierre était pour lui la solution de tout doute comme des débats occasionnés par la fondation de Paris, la révision

des Constitutions de l'Ordre, les résistances et les difficultés qu'il rencontrait dans l'érection, en face des Thermes de Caracalla, du monastère de Saint-Sixte, où, pour accroître la discipline et la piété sous les règles des Sœurs venues de Prouille et la direction de ses disciples, il réunissait les religieuses de Sainte-Marie et de Sainte-Bibiane, avant qu'Honorius III eût accordé aux Prêcheurs la basilique et la maison de Sainte-Sabine sur les pentes ensoleillées de l'Aventin.

Ici, il recevait parmi les siens Réginald d'Orléans, professeur de droit à l'Université de Paris, que, peu après son retour de la Terre Sainte où l'avait entraîné sa dévotion pour le tombeau de Jésus, les deux métropoles de la science, Bologne et Paris, écouteraient prêcher comme un nouvel Élie et verraient revêtir des professeurs illustres et des étudiants pleins de feu, du blanc scapulaire, que dans une vision Marie lui avait donné. Ici, il émouvait, convertissait, entraînait à la vertu les humbles et les grands, prêchait dans les basiliques et à la Cour pontificale, étonnait par une prière qui obtenait des miracles les peuples et les princes, pendant que son affabilité, sa douceur et sa charité transformaient l'admiration en déférence affectueuse, cette déférence en vénération pour sa sainteté, et cette vénération en aide généreuse.

C'est pourquoi je n'hésite pas à proclamer Dominique citoyen romain; romain à la façon du Christ; romain à la façon de Pierre, pasteur du bercail universel; romain à la façon de Paul, apôtre et docteur des nations. Dès le premier baiser que le chanoine d'Osma imprima, en même temps que son évêque Diego, sur la pierre sacrée du Vatican, alors qu'il désirait ardemment le martyre chez les infidèles, le prédicateur de la Gascogne, le fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, le prince des religieux législateurs du moyen âge, sentit et expérimenta que là murmurait la source divine de la vie; que de là jaillissait, limpide et salutaire, le fleuve royal de l'éloquence et de la parole apostolique, qui arrose la vigne du Christ et la féconde

jusqu'aux extrémités de la terre. De même que, la première fois, il était venu dans la cité éternelle avec l'évêque Diego, premier inspirateur de son apostolat, de même, au moment de la quitter pour la dernière fois, s'y rencontrait-il — bienheureuse faveur du ciel ! — avec Foulques, l'évêque de Toulouse, le second soutien de son œuvre, heureux que la grande œuvre du prieur de Saint-Romain dans sa ville épiscopale eût reçu une approbation plus haute que la sienne, celle du Souverain Pontife, qui la confirmait, la protégeait et l'étendait au monde entier. C'était le dernier salut que Dominique donnait à Rome et à son généreux ami de Toulouse, dont la sainte amitié était embaumée de cette charité qui la rend éternelle.

Laisse désormais, ô grand Patriarche des Prêcheurs, laisse cette sainte cité, où reviendront ta pensée, ton cœur, ton nom, ta gloire et, en ces jours mémorables, à la joie des fidèles, l'insigne relique de ta tête sacrée, mais non pas toi vivant. Bologne t'attend, ta sagesse de père et de maître est attendue par tes fils dévoués, assemblés pour le second Chapitre Général; les magistrats t'y attendent pour t'accorder droit de cité, comme t'y attend la troupe aimante de la studieuse jeunesse de cette Université célèbre.

Oui, les étudiants étaient les amis particuliers de Dominique. Arrivé à Bologne, il se mêla à eux, à leurs cercles, il s'arrêta au milieu d'eux ; avec eux il s'entretint des grands problèmes de la vie, de leurs desseins, de leurs espérances. Que cette tunique blanche au milieu des étudiants est belle, vision d'un lis en fleur ; et ce manteau noir qui fait songer à une rose qui se meurt! Voici, jeunes étudiants, les grands problèmes de cette vie qui s'ouvre devant vous comme un jardin paré des fleurs les plus charmantes et les plus odorantes. L'amour que vous portait Dominique est l'amour du Christ pour ce jeune homme qu'il invitait à le suivre. Quand il se sépara d'eux, il les exhorta avec une douce affection à mépriser le monde et à ne pas oublier la mort : « Croyez-moi, mes

chers amis, leur disait-il, avant longtemps je quitterai cette vie. »

Et je le vois quelques mois plus tard, en cette année 1221, après un voyage à Venise où il s'était empressé de faire visite à son grand protecteur le Cardinal Légat Hugolin, revenir brisé par les voyages, les peines, les fatigues, les veilles, les jeûnes, par une infirmité qui menaçait sa vie. Parlerai-je de la mort en ce jour de joie et de gloire, devant cet autel flamboyant de lumières qui font pâlir les vêtements de deuil et chassent toute pensée funèbre ? Oh, oui ! j'en parlerai parce que la mort des saints est leur naissance à la vie de la gloire, parce que leur tombe est un autel et le berceau de leur immortalité. Dominique meurt, et meurt en Frère Prêcheur. De son lit de douleur à Bologne, comme du seuil du ciel, il prêche et recommande à la couronne de ses fils qui pleurent, novices et religieux éprouvés, les vérités que mille fois il avait prêchées aux peuples : *Argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.*

Ses dernières paroles sont un avertissement, une supplication et une menace; des accents qu'on n'avait jamais entendus sortir de ses lèvres; il témoigne d'une patience qui triomphe de tous les coups de la mort, il enseigne une doctrine qui déjà s'illumine de toutes les lueurs d'une éternité qui s'approche. « Possédez la charité, conservez l'humilité, persévérez dans la pauvreté volontaire, je vous en conjure ; la colère de Dieu sera sur ceux qui oseraient la violer. » Ce testament, illustres Frères Prêcheurs, ces solennels souvenirs de votre Bienheureux Patriarche — sept siècles l'attestent —, furent le chant de votre berceau, l'aiguillon de vos pas, la nourriture de votre vie, l'étendard de votre gloire.

C'est ainsi que quittait le champ de lutte de cette terre pour la bienheureuse paix du ciel le grand Instituteur, le Législateur et le premier Maître de l'Ordre des Prêcheurs, l'athlète invaincu de la foi et de l'Épouse du Christ, le

très doux docteur des égarés, l'ami des jeunes gens, au front élevé, inspirateur de respect et d'affection, au visage joyeux, toujours souriant s'il n'était pas ému par l'affliction du prochain. Le serviteur fidèle entrait dans la joie de son Seigneur, et ici-bas, autour de sa dépouille mortelle vénérée, au milieu d'évêques, d'abbés, de prélats, de seigneurs et de tout un peuple ému, l'Église priait tout haut par la voix de ce Cardinal Légat, Hugolin Conti, qui, après son élévation à la splendeur du Souverain Pontificat, était destiné, sous le nom de Grégoire IX, à couronner du nimbe des saints les deux plus grands Patriarches religieux de son siècle : à côté du Séraphique Pauvre d'Assise, le Chérubin de Calaruega. Ce nimbe des saints resplendit depuis sept siècles sur nos autels, autour de la tête de Dominique, et aujourd'hui parmi les splendeurs, les harmonies et les chants de ce temple magnifique dédié à la Mère de la Divine Sagesse, il dit au monde comment on peut monter sur un autel portant en main un lis et le flambeau de l'apostolat. *Praedica verbum, insta opportune, importune : argue, obsecra, increpa, in omni patientia et doctrina.*

*
* *

De cet autel dont la gloire séculaire est si éclatante et sur lequel son chef est exposé à la piété des fidèles en une châsse admirable, Dominique parle, presque prophète; il s'adresse à nous aussi. *Ossa ipsius visitata sunt et post mortem prophetaverunt* (Eccli., XLIX, 18). Et en premier lieu c'est à vous qu'il parle, ô généreux et dignes fils d'un si grand Patriarche qui, comme athlètes de la foi et lumières du monde, avez appris et apprenez de lui à courir sur ses traces autant par l'exemple des plus éclatantes vertus que par la parole. Il est votre gloire, comme est sa couronne votre troupe illustre qui d'âge en âge depuis des siècles accumule palmes et lauriers. *Corona senum filii filiorum; et gloria filiorum patres eorum* (Prov., XVII,

6). Si autour de cet autel, sous les voûtes de ce temple, les siècles réunissaient les nobles cahortes des Prêcheurs, parmi l'éclat de ses Papes et de ses Cardinaux, que de mitres le premier déjà pourrait nous montrer ! Que de légats, de nonces, de commissaires apostoliques, d'ambassadeurs et de conseillers de rois, de pacificateurs et d'apôtres, de maîtres et de docteurs, d'écrivains et de philosophes, de théologiens et de mystiques, d'ascètes et de saints ! Et princes de la sainte légion, le Docteur Universel Albert le Grand et l'Ange de l'École Thomas d'Aquin, pour qui l'éternel et divin conseil prépara, afin de le donner comme soleil au monde des savants et comme lumière éclatante contre les ombres ennemies de la foi, le giron du cloître de Dominique et la salle de classe du maître le plus célèbre !

Mais combien vaine est ma parole en s'adressant à des athlètes qui s'élancent pour atteindre le but qui leur est montré par un capitaine et un père aussi saint ! aussi m'exhorterai-je moi-même et vous exhorterai-je, heureux de rendre, par ma faible parole, plus vive et plus forte l'invitation que nous adresse Dominique de nous faire ses imitateurs, comme il s'est fait l'imitateur du Christ et de son apôtre Paul. Si notre parole n'atteint pas à la hauteur des conceptions de Dominique ou de Thomas d'Aquin, d'un Chrysostome ou d'un Augustin, elle peut cependant se répandre dans l'humble prédication d'un sage conseil, d'un pieux avertissement, d'une douce réponse, d'une sainte prière, d'une opportune correction, d'une importunité charitable qui sait se faire écouter. Si le désir de nos accents ne trouve où se poser, que parlent, que prêchent notre exemple, nos œuvres, que notre patience devienne enseignement et doctrine. Le Maître divin n'a-t-il pas commencé par faire avant d'enseigner ? Est-ce que l'exemple ne persuade et ne convainc pas plus que la parole ?

Si l'exemple de la vertu de Dominique est une prédication pour nous, que notre exemple soit une exhortation

au bien pour qui nous entoure, pour nos familles, pour tous ceux qui nous fréquentent et traitent avec nous! N'est-ce pas lâcheté d'une âme timidement chrétienne que de faire reculer la vertu et le bien devant la malignité et le mépris du monde?

Entre ce monde aveugle et corrupteur et l'Église, épouse du Christ, se dressent encore aujourd'hui, comme au temps de Dominique, des obstacles tragiques, insurmontables. Si le Christ a été placé comme un signe de contradiction, *in signum cui contradicetur* (Luc, II, 34); si, dès les commencements, contre son universelle et céleste doctrine s'allumèrent la haine furieuse du fanatisme mesquin et orgueilleux des pharisiens ainsi que le matérialisme frivole et l'arrogance hautaine des païens, comment l'Église pourrait-elle attendre un accueil différent à sa prédication de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui? Des natures faibles et craintives peuvent être atterrées en face de tels obstacles et de la nécessité qui en découle de confesser franchement sa foi et d'affronter des luttes douloureuses; mais l'Église du Christ et, avec elle, tous ceux qui sont les siens *non verbo neque lingua, sed opere et veritate* (I Joan., III, 18), non seulement en paroles, mais par les œuvres et par la vérité, ne fléchissent pas dans de semblables épreuves. Mère des âmes, elle souffre de la méconnaissance et de l'inimitié où les erreurs de notre temps entraînent tant de ses enfants; mais elle sait aussi que son apostolat est un apostolat de vérité et que sacrifier même un seul iota du *Depositum fidei* aux courants larges mais si peu profonds des erreurs modernes serait trahir sa mission divine de sauver le monde. Le programme des prophètes de l'erreur à notre époque est de détrôner le Christ. *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc, XIX, 14). Tel est le cri que jettent en chœur ceux qui prêchent le bouleversement social et promettent au peuple trompé et asservi un paradis terrestre dont le Christ est banni, ceux qui veulent exclure l'Église de la vie publique et remplacer le divin mystère

du Christ par un nouveau « mythe » négateur et destructeur de toute la civilisation chrétienne; ceux qui repoussent la vérité révélée et, comme Lucifer au matin de la création, se révoltent contre la loi divine. L'Église souffre avec le Christ, elle ne compose pas avec l'Antéchrist. Aucune flatterie, aucune menace, aucune offre, aucune violence, ne pourront jamais l'empêcher d'appeler vérité la vérité, erreur l'erreur, mensonge le mensonge, injustice ce qui n'est pas juste. Il n'est pas d'iniquité de juge, d'obscurité de cachot, de rigueur dans la détention, ou d'exil, de désert glacé pour déportation, qui puissent jamais enchaîner la parole de Dieu, parce que *verbum Dei non est alligatum* (II Tim., II, 9). Et rien au monde ne pourra empêcher l'Église de rappeler à ses enfants courageux, mais affligés, les fortes et consolantes paroles du Sauveur, annonce d'une victoire certaine : « *Ne terreami ab his qui occidunt corpus et post haec non habent amplius quid faciant* » (Luc, XII, 4).

Ne craignons pas le monde, craignons Dieu; imitons, écoutons, invoquons ses saints pour participer à la joie par laquelle Dieu dans la patrie céleste compensera infiniment leur exil de la terre.

Oui, ô glorieux Patriarche Dominique, nous vous invoquons. O lis parfumé des vallées virginales, infatigable héraut et propagateur de la foi et de la vérité, père de champions invaincus et de maîtres admirables du troupeau du Christ, qui savez avec suavité et douceur persuader et inciter à toutes les vertus, comme vous avez été et comme vous demeurez un incomparable maître des fils que vous avez élus, soyez aussi notre maître dans les voies véritables de la doctrine qui mène au salut ! Détruisez dans notre esprit la sagesse insensée du monde, folle clameur de passions mal domptées ! Que la lumière de ce jour, commémorant la gloire qui depuis sept siècles vous élève à la vénération du peuple chrétien, imprime indélébiles dans notre cœur vos enseignements! Enseignez-nous — à nous aussi — comment dans les veilles auprès du

tabernacle du Dieu présent et caché s'allume, s'enflamme et se dilate la charité qui flamboie en amour du prochain et transforme en instrument pour le bien la pauvreté et la souffrance, l'étude et la prière, le foyer domestique et les rues des villes. Enseignez-nous comment la foi de Pierre et de cette Rome que vous avez tant aimée doit nous presser, par le cri des martyrs qui y sont ensevelis, à estimer plus le salut de l'âme que la conquête du monde, à porter à visage découvert le nom de chrétien, à accroître au cours de notre vie mortelle nos mérites pour le ciel, à aider et à éclairer nos frères. Enseignez-nous comment à votre école, dans l'âme même d'une humble vierge, de cette Catherine de Sienne qui sous cet autel dort aux pieds de son Époux céleste, pénètre jusqu'en son fond, et y engendre l'héroïsme, votre zèle pour les âmes et pour l'Église; comment triomphent les saintes hardiesses, la confiance en Dieu, la parole de l'éternité; comment la foi qui opère par la charité triomphe du monde. Soyez notre maître, notre consolateur et notre intercesseur dans les vicissitudes, joyeuses ou tristes, de notre vie, dans les périls du bien et dans les enchantements du mal, dans la lutte incessante et quotidienne pour sauver en nous l'image divine purifiée et sanctifiée par le Sang qui enlève tous les péchés du monde, qui nous ouvre le ciel et nous introduit dans la joie et dans la paix de la gloire éternelle avec Dieu dans le ciel. Amen. Ainsi soit-il.

Saint Cyprien

« *Le sacrement du calice du Seigneur* »

Cette lettre aux proportions de traité fut écrite à l'occasion d'une grave déviation que certains évêques africains avaient introduite touchant la matière de l'Eucharistie. « Soit ignorance, soit simplicité d'esprit », *dit charitablement saint Cyprien, ces prélats remplaçaient le vin par de l'eau pure dans l'oblation du Saint Sacrifice.*

Le document constitue l'un des plus précieux témoins de la foi de la primitive Église à l'Eucharistie, sacrement et sacrifice. Ces pages, rédigées pour remédier à un abus, grave sans doute, mais localisé, ouvrent à l'âme fidèle les plus sublimes perspectives sur le dogme lui-même, ainsi que sur les conditions d'une bonne réception du sacrement.

La lettre paraît dater de la seconde moitié de 253. Son destinataire semble avoir été évêque de Biltha, ou Bilta (aujourd'hui Salah el Balthi ?), en Proconsulaire ou en Numidie.

Cyprien a Cæcilius son frère, salut

(*Ep.* LXIII) (1)

1. — Bien que je sache, mon très cher Frère, que les très nombreux évêques préposés par le choix de Dieu aux Églises du Seigneur dans le monde entier conservent la

(1) Hartel, *Corpus Script. Eccl. Latin.*, p. 701 sq.

doctrine de la vérité évangélique et de la tradition de Notre-Seigneur, et ne s'écartent point par innovation humaine de ce que le Christ notre Maître a prescrit de faire et a fait lui-même; néanmoins, puisque quelques-uns, par ignorance ou par simplicité, n'observent pas dans la consécration du calice du Seigneur et la distribution qui en est faite au peuple ce que Jésus-Christ, notre Maître et notre Dieu, l'auteur et le docteur de ce sacrifice, a accompli et enseigné, j'ai estimé nécessaire et regarde comme un devoir sacré de vous (1) adresser cette lettre, afin que si quelqu'un était dans cette erreur, il puisse, à la claire lumière de la vérité, revenir à la racine et à la source de la tradition du Seigneur.

Et ne crois pas, mon très cher Frère, que nous transcrivions des idées personnelles et humaines; ou que, d'une volonté spontanée, nous assumions audacieusement ce rôle : car nous nous employons à maintenir sans cesse notre médiocrité dans une réserve humble et discrète. Mais lorsqu'une chose est prescrite d'inspiration et sur l'ordre de Dieu (2), il faut que le serviteur fidèle se soumette à son Maître. Et celui qui se trouve placé dans l'alternative d'offenser Dieu s'il n'exécute pas son ordre, est disculpé aux yeux de tous d'avoir voulu s'arroger quoi que ce soit pour lui-même.

2. — Or, sache que nous avons été averti qu'il fallait que dans l'offrande du calice on observât la tradition du Seigneur; et qu'il ne soit fait par nous autre chose que ce que le Seigneur a, le premier, fait pour nous, c'est-à-dire d'offrir préparé avec du vin le calice qui est offert en sa mémoire. Lorsqu'en effet le Christ dit : « *Je suis la vigne*

(1) La lettre était circulaire. *Infra*, 17.

(2) Cyprien fait souvent appel à l'inspiration et aux révélations privées. *Infra*, 2, 17, 19. Cf. aussi *De cath. Eccl. Unit.*, 16; *De mortalitate*, 19, 20, 25; Ep. XI, 3, 4, 5, 6; XVI, 4; LVII, 1, 2; LXVI, 10. Et Pontius, *Vita*, 12-13.

véritable (1) », assurément le sang du Christ n'est pas l'eau, mais le vin; et on ne peut pas dire que son sang, par lequel nous avons été rachetés et vivifiés, soit dans le calice, lorsque ne se trouve point dans ce dernier le vin par quoi est manifesté le sang du Christ annoncé comme répandu sous le mystère et par le témoignage de toutes les Écritures.

3. — Nous voyons, en effet, dans la Genèse, que ce mystère fut préfiguré en Noé, et qu'apparaît là une image de la Passion du Seigneur, en tant que ce patriarche but du vin; en ce qu'il s'enivra; en ce qu'il demeura nu sous sa tente, s'étendant cuisses découvertes; en ce que cette nudité de son père fut aperçue et divulguée par son second fils, et voilée au contraire par l'aîné et par le plus jeune. Et le reste qu'il n'est pas besoin de rapporter, car cela suffit pour comprendre que Noé, type manifeste de la réalité future, but non pas de l'eau mais du vin, et exprima ainsi l'image de la Passion du Seigneur (2).

4. — Nous trouvons encore le mystère du sacrifice du Seigneur préfiguré dans le prêtre Melchisédech suivant ce que témoigne la sainte Écriture par ces paroles : « *Et Melchisédech roi de Salem offrit du pain et du vin. Or il était prêtre du Très-Haut et il bénit Abraham* (3). »

Or, que Melchisédech fut la figure du Christ, l'Esprit-Saint le déclare au livre des Psaumes en la personne du Père disant au Fils : « *Je t'ai engendré avant l'aurore : tu es prêtre pour l'éternité à la manière de Melchisédech* (4). » Prérogative qui, sans conteste, découle de ce sacrifice célèbre, et vient de ce que Melchisédech fut le prêtre du Dieu Souverain, qu'il offrit le pain et le vin,

(1) *Joan.*, XV, 1.

(2) *Gen.*, IX, 21 sq. Même rapprochement inattendu dans le traité de S. Augustin : *C. Faustum*, XII, 24.

(3) *Gen.*, XIV, 18. Cf. *Testimonia*, l. I, 22.

(4) *Ps.* CIX, 4. Cf. S. Augustin, *De Doct. christiana*, l. XI, 45.

qu'il bénit Abraham. Car qui est plus prêtre du Dieu Souverain que Jésus-Christ Notre-Seigneur qui a offert à Dieu son Père un sacrifice, et lui a offert le même sacrifice qu'avait présenté Melchisédech : à savoir le pain et le vin, c'est-à-dire son corps et son sang ?

Et cette bénédiction de Melchisédech dépassant la personne d'Abraham s'étendait jusqu'à notre peuple. Car si « *Abraham crut à Dieu et si cela lui fut imputé à justice* », assurément quiconque croit en Dieu et vit de la foi devient juste, et a été manifestement béni et justifié dans le fidèle Abraham, comme le bienheureux apôtre Paul le prouve lorsqu'il dit : « *Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. Vous voyez donc que ceux-là sont fils d'Abraham qui sont de la foi. Aussi l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les nations par la foi, annonça d'avance à Abraham qu'en lui seraient bénies toutes les nations. De sorte que ceux qui sont de la foi ont été bénis avec le fidèle Abraham* (1). » De là vient que nous trouvons, dans l'Évangile, que des pierres peuvent naître des fils d'Abraham : c'est-à-dire qu'il peut lui en être rassemblés du milieu des nations (2). Et, quand il fit l'éloge de Zachée, le Seigneur répondit [aux murmurateurs] en ces termes : « *Le salut est venu aujourd'hui pour cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham* (3). »

Afin donc que la bénédiction rapportée au livre de la Genèse pût être légitimement appelée sur Abraham par le prêtre Melchisédech, l'image du sacrifice du Christ, représentée par le pain et le vin, précéda. Et, parachevant cette figure et l'accomplissant, le Seigneur a offert le pain et le calice rempli de vin. Celui qui est la plénitude réalisa en perfection la vérité de l'image préfigurative.

(1) *Galat.*, III, 6-10.
(2) Cf. *Matth.*, III, 9.
(3) *Luc*, XIX, 9.

5. — Le Saint-Esprit prédit aussi, par la bouche de Salomon, le type du sacrifice du Seigneur, en faisant mention de l'hostie immolée ainsi que du pain et du vin, et même de l'autel et des Apôtres : « *La Sagesse*, dit-il, *a bâti sa maison, et elle l'a soutenue par sept colonnes. Elle a immolé ses victimes, mêlé son vin dans la coupe, et dressé sa table. Publiquement elle convoque à haute voix à sa coupe en disant : « Que celui qui est sans instruction « vienne à moi ! » Et à ceux qui sont dépourvus de sens elle a dit : « Venez, mangez de mon pain, et buvez du vin « que j'ai mêlé pour vous* (1). »

Salomon parle de vin mêlé, c'est-à-dire annonce d'une voix prophétique le calice du Seigneur mêlé de vin et d'eau, afin qu'apparaisse bien que ce qui avait été prédit longtemps d'avance s'est accompli dans la Passion du Seigneur (2).

6. — La même chose se trouve signifiée dans la bénédiction de Juda, où, ici encore, est mise en relief la figure du Christ, puisqu'il devrait être « loué et adoré par ses frères » ; puisque de ses mains dont il porta la croix et vainquit la mort « il foulerait le dos de ses ennemis domptés et mis en fuite » ; puisqu'il serait lui-même « le lion de la tribu de Juda » qui, lors de sa Passion, « se coucherait endormi puis se lèverait, et serait lui-même l'espoir des nations ». A quoi la divine Écriture ajoute : « *Il lavera son vêtement dans le vin, et son manteau dans le sang de la grappe* (3). » Quand donc il est parlé du sang de la grappe, à quelle autre chose peut-il être fait allusion qu'au vin du calice du sang du Seigneur ?

(*A suivre.*) (*Traduit et annoté par l'*abbé Joseph Boutet.)

(1) *Proverb.*, IX, 1-5.

(2) Le Seigneur offrit donc, à la Cène, un véritable sacrifice, celui de sa Passion. Cf. *Infra*, 1417.

(3) Cf. *Gen.*, XLIX, 8-12, la bénédiction de Jacob sur Juda, et comparer avec le texte de S. Cyprien.

BILLET D'APOSTOLUS

La présence des absents

L'autre jour, jetant les yeux sur un des petits bulletins apostoliques, humbles et solides, comme il y en a des centaines en ce pays, j'y ai rencontré cette phrase paradoxale, mais si suggestive par la secousse qu'elle vous donne. Il s'agissait « des mouvements spécialisés ». Chacun connaît ces groupements ouvriers, agricoles, étudiants, etc..., désignés par des initiales qui, par une heureuse rencontre, forment des syllabes, et même sont des racines. Exposant la spiritualité de ces groupements que je connais mal, un auteur que je ne connais pas concluait par cette formule bien étonnante :

« Le groupe n'est donc pas fait uniquement pour ceux qui s'y réunissent. On peut dire qu'il est fait avant tout pour ceux qui n'y viendront jamais. »

Et voici ce que j'ai cru comprendre :

Il y a deux manières de concevoir un groupe. Un philosophe contemporain aurait dit : il y a la manière *close* et la manière *ouverte*.

Ou, si vous voulez, deux images, deux structures opposées et, pour ainsi parler, de signe contraire

peuvent être virtuellement présentes chez les fondateurs, les animateurs, les participants d'un groupement, l'image que j'appellerais *défensive* et l'image que l'on pourrait nommer *vitale*.

L'image défensive est tirée, je crois, de l'art militaire. Qu'on le veuille ou non, on se représente le groupe comme une place assiégée, où les purs se sont barricadés, et où ils résistent aux assauts des incrédules. Dans cette hypothèse, il est quasi forcé que ceux du dehors soient tenus pour des ennemis. On songe à la riposte plus qu'à la conquête et à l'assimilation. On ne conçoit la paix que dans la victoire et la soumission des adversaires préalablement humiliés.

L'image vitale est différente. Le groupe s'y figure par un germe : il est tout petit, ce germe, tabernacle de la vie, — mais, si minuscule qu'il soit, il contient tous les organes qui doivent assurer sa croissance. Il a la puissance de s'assimiler les vertus du ciel et les vertus du sol : il grandira, il se multipliera. Ainsi est le groupe vital. Au début il peut ne compter que deux ou trois êtres humains, mais en espérance et, si j'ose dire, en droit, il enferme une invisible multitude. Toujours complet et un, puisqu'il a *la vie*, il se tient toujours pour fractionnaire et incomplet, puisqu'il n'a jamais *le nombre*; et c'est pourquoi, même tout petit, il est très grand; même très grand, il se juge petit.

Il n'est guère contestable que l'Église catholique ait été fondée selon cette dernière conception : il n'y a qu'à relire les paraboles où les images tirées de la semence et de la croissance sont si nombreuses.

Mais il est certain aussi qu'à certaines périodes de son histoire et notamment depuis la Réforme, lorsqu'elle recevait de si durs assauts, surtout lorsque la pureté de la foi était menacée de s'altérer, l'Église a

été obligée de se fermer sur elle-même et d'apparaître comme l'arche en plein déluge. Mais peut-être sommes-nous au moment où la colombe revient et où il faut sortir de l'arche. L'aspect défensif, si long qu'il soit, n'est pas normal : même si une guerre dure cent ans, cela ne peut faire que l'état de guerre soit normal. Si le groupe, par moments (moments qui peuvent durer des siècles), doit préserver, son essence est d'assimiler et de conquérir.

Autrefois, donc, quelques chrétiens réunis autour de l'Apôtre, mais ces chrétiens ont très vite conscience d'être non pas une petite église, mais une cellule de l'Église, ce grand corps promis à l'espace et aux temps. Ils savent donc qu'ils ont l'humanité derrière eux, à côté d'eux, même si elle n'est point localement là. Et l'Apôtre explique qu'il se fait « tout à tous » : qu'il parle à chacun le langage qui lui convient, Grec aux Grecs, Juif aux Juifs, afin que l'Église soit habitable à tous les hommes de bonne volonté. Les grands présents de ces premières communautés ce sont tous les hommes, et pourtant, il n'y en a qu'une poignée dans cette chambre haute ou dans cette échoppe.

Mais, comment se représenter ces groupes modernes où les présents sont souvent des absents? Je vois chez eux le constant souci d'éviter les gestes, les paroles, les commentaires, les citations qui pourraient choquer *inutilement* nos frères invisibles. Quand on a un invité chez soi, la simple politesse, cette forme commune de la charité, veut qu'on change le ton de l'entretien familial. Éviter de choquer inutilement, cela ne veut pas dire qu'on ne parlera jamais des objets de la foi,

bien au contraire; mais cela veut dire qu'en parlant de la foi, on évitera de paraître condamner ceux qui ne la possèdent pas, et qu'on cherchera toujours à la rendre belle, juste, raisonnable et désirable. Beaucoup d'incroyants sont des croyants qui s'ignorent : beaucoup détestent la caricature qu'on leur a présentée. Détester une caricature, c'est un hommage inconscient au modèle : on prouve par là qu'on l'aimerait, ce modèle, s'il vous était montré dans sa pureté. Il faudrait donc parler de la foi dans un langage propre à le faire comprendre et sous un aspect propre à le faire aimer. Même si l'incroyant n'est pas dans la salle, on fera en sorte qu'il y soit en esprit, et que rien ne soit dit qui puisse lui donner une mauvaise idée du chrétien. La place est vide, mais d'un vide qui ressemble au creux de l'oreille. Le monde écoute aux portes.

Des remarques analogues auraient leur raison d'être dans le domaine de l'intelligence. Si nous songions toujours aux absents dans les traités de religion, ou les conférences apologétiques, tout en disant les mêmes choses nous les dirions peut-être autrement. On a retrouvé dans les papiers intimes de Cardinal Newman cette pensée qui est aussi un programme : « Il faut que l'Église soit prête pour les convertis, aussi bien que les convertis pour l'Église. » Ici encore, les absents, il faut qu'ils soient toujours présents à l'horizon de la pensée. Et nous rejoignons par un autre biais le paradoxe auquel il ne faudrait changer qu'un mot pour le rendre exact :

« Le groupe n'est donc pas fait uniquement pour ceux qui s'y réunissent. On peut dire qu'il est fait avant tout pour ceux que nous n'y verrons jamais. »

APOSTOLUS.

L'œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange

En 1890, le R. P. Lagrange, après avoir achevé ses études d'orientalisme à Vienne, fondait au Couvent dominicain de Saint-Étienne à Jérusalem l'*École pratique d'études bibliques*. Le 22 décembre 1933, il y célébrait le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Le 7 mars 1935, l'École dont il était encore le Directeur fêtait les quatre-vingts ans de son fondateur, et ce jour même lui parvenait de France un volume où certains de ses disciples et de ses amis ont résumé à l'intention d'un public plus large les résultats de ses travaux (1). M. J. Chaine traite de l'Introduction générale à l'Écriture, de l'Ancien Testament et du Sémitisme; M. L. Vénard présente son œuvre d'exégète du Nouveau Testament et d'historien des origines chrétiennes; M. G. Bardy expose le fruit de ses recherches sur le Milieu Hellénique; M. E. Magnin souligne sa contribution à l'Histoire comparée des religions; enfin M. J. Guitton, parlant au nom des laïcs intellectuels, apporte son témoignage sur l'influence du P. Lagrange.

Pour beaucoup de lecteurs, ce livre sera la révélation d'une œuvre considérable. Ceux-là même qui ont pratiqué les écrits du P. Lagrange découvriront sans doute, en lisant cet exposé, qu'ils en ignoraient encore certaines parties, voire certains morceaux importants. On dirait une *Somme Biblique*, où aucune question sérieuse n'a été négligée et à travers laquelle courent la même méthode et le même esprit.

Au fait, ce sont ici, présentés d'un coup, les fruits de quarante années d'un labeur écrasant et jamais interrompu. En 1892, le P. Lagrange fondait la *Revue Biblique*, à laquelle il n'a jamais cessé d'apporter une collaboration importante; en 1900, il projetait une collection d'*Études Bibliques*, inaugurée par son commentaire sur le *Livre des Juges* (1903) : quinze ouvrages y portent la signature de son directeur, un seizième

(1) *L'œuvre exégétique et historique du P. Lagrange*, par MM. J. Chaine, L. Vénard, G. Bardy, E. Magnin, J. Guitton. Préface de S. Ém. le Cardinal Liénart (Cahiers de la Nouvelle Journée, n° 28). In-8°, 232 p. Paris, Bloud et Gay, 1935. 24 fr.

est sous presse. Et ce sont pour la plupart de gros volumes très denses. A quoi il faut ajouter plusieurs livres parus isolément et de multiples articles. On reste confondu...

Cette œuvre frappe d'abord par son universalité. A notre époque de « spécialistes », où les sciences se divisent et se subdivisent, où trop de travailleurs restreignent à quelques objets très particuliers le domaine de leurs recherches, on admire qu'un seul homme ait pu traiter, tout ensemble et avec une égale maîtrise, de l'Ancien et du Nouveau Testament, des Religions Sémitiques et des Mystères Grecs. Cet orientaliste a révélé aux hellénistes français la Crète ancienne, cet historien du Canon néotestamentaire a écrit d'excellents articles sur les philosophes grecs. Œuvre d'« humaniste » au sens le plus large du mot, où l'on reconnaît l'activité d'un esprit très largement ouvert, cherchant à comprendre l'âme des Anciens, les païens comme les premiers chrétiens, non seulement par une science livresque, mais avec toutes les ressources de son intelligence et de son cœur.

Œuvre de savant aussi. L'étude de l'Écriture Sainte dans l'Église fut très lente à profiter des progrès énormes accomplis depuis une centaine d'années dans l'établissement des textes, dans la connaissance de l'Orient ancien et du monde hellénique. Malgré quelques tentatives isolées et qui s'inspiraient surtout d'un point de vue apologétique, on peut dire que rien n'était fait quand le R. P. Lagrange fonda l'École Biblique. Et tout de suite, il inaugura une méthode. Persuadé dans son âme de croyant et de théologien que la foi n'avait rien à craindre de la recherche de la vérité, que les conclusions d'une science exacte et probe rencontreraient toujours les affirmations essentielles de la tradition authentique, il entreprit d'appliquer aux Livres Saints toutes les ressources de la critique textuelle, de la critique littéraire, de la méthode historique et comparative. Sans jamais accepter de considérer les livres inspirés comme de purs livres profanes, il pensa qu'une meilleure connaissance de leur aspect humain, des accidents de leur transmission, des milieux et des pays où ils avaient été composés, aiderait à mieux comprendre la vérité divine dont ils étaient le véhicule. Il vint se fixer à Jérusalem, en plein centre des pays bibliques, il visita la Syrie, la Grèce, la Crète et l'Égypte, il apprit les langues, étudia les documents et chercha à replacer les écrits inspirés

dans leur cadre historique et géographique, dans leur ambiance intellectuelle et religieuse. Son premier ouvrage fut une série de conférences sur la *Méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*, et le livre auquel il travaille encore est consacré à la critique textuelle du Nouveau Testament. Ainsi sa carrière scientifique débute et s'achève présentement (souhaitons qu'il n'en soit pas au terme !) par une étude de méthode. Dans son exposé comme dans son application, cette méthode a pour trait dominant une loyauté absolue. Et cette loyauté s'entend en un double sens. Elle est d'abord loyale en ceci que le P. Lagrange a toujours eu le souci, et comme un besoin intérieur, de ne jamais rien avancer dont il ne soit personnellement sûr, pour l'avoir vu de ses yeux ou lu dans les documents. Je crois bien qu'il n'a jamais donné une référence sans la vérifier, jamais cité un texte sans se reporter au passage dont il était extrait pour en éprouver la vraie portée. S'agissait-il, par exemple, de définir l'originalité du *Logos* de saint Jean, il a repris pour lui-même, de ce point de vue, l'examen des philosophes grecs depuis Héraclite jusqu'à Philon. Par une autre suite de cette loyauté, il s'est partout gardé de solliciter les textes ou de majorer les témoignages pour les faire mieux correspondre aux données de la tradition ecclésiastique. Sa récompense a été de pouvoir montrer qu'une science très avertie conduisait aux mêmes positions essentielles qui avaient toujours été tenues dans l'Église et de faire ainsi la preuve qu'elles étaient fondées sur le roc.

Sa récompense, car l'œuvre du P. Lagrange est enfin celle d'un prêtre. Les cinquante années de sa vie studieuse ont été cinquante années de travail apostolique. Il l'a inaugurée, il l'a poursuivie jour après jour, à travers beaucoup de luttes et beaucoup de croix, stimulé et soutenu par l'unique désir de servir Dieu en procurant le bien de l'Église et le salut des âmes. Pour qui sait lire, toute son œuvre rayonne d'une vraie charité sacerdotale. Elle transparaît plus librement en certains ouvrages comme l'*Évangile de Jésus-Christ*, mais elle se découvre aussi dans ses livres les plus techniques à des signes manifestes : courtoisie dans la discussion, sympathie pour la vérité d'où qu'elle vienne, indulgence pour tout effort de bonne volonté, charité toujours et envers tous.

Dans un émouvant « témoignage », M. J. Guitton souligne, à la fin, l'influence salutaire qu'ont eue les ouvrages du

P. Lagrange sur beaucoup d'intellectuels « qui avaient été (ou qui auraient pu être) écartés de la foi par la critique biblique : il a permis à une croyance sincère de devenir (ou de demeurer), en un temps où tout conspirait contre, un hommage raisonnable ». Il faudrait ajouter le témoignage innombrable des prêtres qui ont appris en le lisant à mieux comprendre l'Écriture, et qui après en avoir savouré le sens ainsi reconnu dans le silence de leur oraison, ont apporté aux âmes une doctrine plus forte et une direction plus éclairée. C'est le rayonnement lointain, multiple et secret, de l'œuvre accomplie, dans une austère solitude, par le Maître de Jérusalem.

Cette influence ne cessera pas de sitôt. Le P. Lagrange est un initiateur. Placé en flèche de la colonne, il a peiné pour tailler une voie à travers les broussailles de la critique sans s'écarter du vrai chemin. Tous ceux qui passent ensuite — et plus facilement, c'est à lui qu'ils le doivent. Déjà sa méthode et ses conclusions ont pénétré largement dans l'enseignement de l'Écriture Sainte. Bientôt, l'on s'étonnera qu'on ait pu chercher d'autres routes...

Après avoir lu le livre, on reviendra au frontispice pour lequel M. Chaine a donné une photographie du P. Lagrange. Dans la figure émaciée, au nez fin, à la bouche volontaire, sous le grand front clair, les yeux ont une expression étonnante. Dans un total oubli de la personne, le regard pacifié suit le développement d'une contemplation intérieure. Le P. Lagrange songe à l'avenir. L'avenir, pour lui, c'est son œuvre qui continuera, c'est aussi la récompense promise par Dieu à ses bons serviteurs. Il n'attend que cela, et le Cardinal Liénart l'a dit au terme de la Préface qu'il a voulu écrire :

« Quant au R. P. Lagrange, en sa vieillesse laborieuse, s'il lui était donné comme à son maître saint Thomas, en son extase de Salerne, d'entendre tomber des lèvres du Christ la consolante parole : « Tu as bien parlé de moi, quelle récom« pense veux-tu recevoir ? », le souvenir que nous avons gardé de notre bref séjour auprès de lui, en son couvent de Jérusalem, en 1912, nous assure qu'il y répondrait aussi : « Pas « d'autre que vous, Seigneur. »

En vérité. Et cet esprit religieux n'est-il pas le sceau mis à son œuvre de savant ?

★ ★ ★

Les leçons du Congrès Eucharistique de Strasbourg

Il ne s'agit pas ici d'analyser les rapports, conférences, discours, sermons de ces journées de fête où l'esprit ne fut pas plus oublié que l'âme, les oreilles et les yeux. Le recueil de ces études est annoncé en librairie, et si la théologie de l'Eucharistie ne s'en trouve pas renouvelée, nul doute que prêtres et fidèles y glaneront d'intéressantes remarques et de précieux conseils. Ils ne mettront jamais trop d'intelligence et de cœur dans l'usage d'un Sacrement qui est la solution de toutes nos difficultés, l'apaisement de toutes nos angoisses, le remède de toutes nos blessures. « L'Eucharistie, pain de vie », tel fut le thème de ces recherches.

Toutefois, c'est d'autres leçons que je voudrais dégager et souligner avec d'autant plus de netteté qu'il faut être bref. Celles-ci ne découlent plus d'une construction de la pensée : elles viennent directement des faits, car elles sont l'enseignement du Congrès lui-même.

Cette manifestation d'ordre purement spirituel, qui voulait être seulement un hommage public au Christ de l'Hostie, a jeté, en effet, une vive lumière sur quelques vérités et sur plusieurs aspects de la vie religieuse de chez nous.

Avant ces journées eucharistiques, et de plus en plus à mesure qu'elles approchaient et que leur ampleur se révélait à nous, il nous semblait bien que jamais pareille occasion n'avait été donnée pour surprendre le véritable visage de l'Alsace chrétienne. Cette première considération n'est pas négligeable.

Les pires malentendus ont été créés et entretenus pour tenir le reste du pays dans l'ignorance de ce qu'est réellement cette province privilégiée : depuis l'image populaire conventionnelle, si agaçante, d'une Alsace d'Opéra-Comique,

œuvre de quelques romanciers bien intentionnés et d'un caricaturiste qui l'est moins, tous faiseurs de légendes, jusqu'aux manœuvres d'une presse vénale ou inconsciente. *La Vie Spirituelle* est, par définition, la dernière revue du monde où il soit permis de faire allusion à la politique (la sale politique à laquelle il est si difficile d'échapper en Alsace et qu'on n'a pourtant pas le droit d'oublier, car elle est une menace permanente contre la religion). La conscience religieuse du pays a réagi fortement en diverses circonstances critiques, mais un travail sournois continue de s'exercer. Le cas de trois départements français échappant aux lois laïques est, évidemment, une anomalie dont certains ne sauraient prendre leur parti. A moins d'être aveugles, on ne peut s'abuser là-dessus.

Or, si nous avions essayé de mesurer ce que représente encore, au-delà des Vosges, la vitalité catholique, nous n'aurions pas mieux réussi : Ce X^e^ Congrès Eucharistique National nous est, à cet égard, une preuve autrement profonde que les plus complètes et les plus honnêtes des statistiques.

Il est malaisé, d'ordinaire, d'interpréter dans ses justes limites le sens d'une manifestation populaire; il faudrait défalquer ce qu'elle comporte nécessairement de factice, provoqué par les organisateurs ou l'entraînement mutuel, mais qui ne traduit point les sentiments vrais et durables et retombera après la fête. A Strasbourg, nous avons tous eu comme la certitude physique d'un jaillissement spontané de la nature profonde : l'Alsace exprimait son âme en affirmant sa foi et son amour dans l'Hostie.

Cet élan d'un peuple que ni la haine ni l'intérêt n'ont rassemblé n'est pas une petite chose, mais un spectacle inoubliable et bienfaisant qui força les plus superficiels à réfléchir.

Les témoignages personnels foisonnent. Il y en a d'autres, peut-être plus significatifs. Par exemple, nous avons vu les quotidiens régionaux les plus foncièrement — je ne dis pas ouvertement — hostiles au catholicisme, contre lesquels l'autorité ecclésiastique a d'ailleurs pris des mesures depuis longtemps, adopter pour quelques jours un ton d'*Hosannah* qui dut étonner leurs rédacteurs lorsque la griserie fut passée. Nous ne nous sentons pas le courage — qui serait une cruauté et peut-être une injustice — de mettre entièrement

ces articles de presse au compte de calculs mesquins. Eux-mêmes, les malheureux reporters, étaient pris dans ce mouvement qui soulevait l'Alsace, si puissant que nulle voix discordante ne s'éleva.

Qu'on veuille bien songer au cadre de ce meeting, qui ne fut point celui de la campagne, au milieu des petits villages paisibles, mais une grande ville où, bien entendu, les éléments mêlés ne manquent point; qu'on se souvienne en particulier que la manifestation la plus éclatante s'est déroulée dans la rue, et l'on conviendra que cette unanimité est déjà une émouvante leçon.

Elle montre, non certes qu'il n'y a plus d'ombre et que l'accord est réalisé, elle montre peut-être de quel côté roule le fleuve de vie. Oui, c'était comme une force de la nature, douce, libre, mais irrésistible, qui se déployait dans la joie.

J'évite à dessein de produire des chiffres qui n'ont rien à faire ici : quarante-deux trains spéciaux ont été mobilisés en une seule journée, mais qui dira le nombre des voitures qui affluèrent par toutes les routes d'accès? — et quand on les aurait dénombrées, il faudrait déterminer l'appoint de la ville elle-même, qui est capitale, et de sa banlieue. Dans la cabine de radio-reportage qui dominait l'Esplanade militaire, je renonçai prudemment à évaluer la foule qui remplissait l'immense terrain, et dis seulement aux auditeurs sans-filistes : « Les neuf ou dix hectares de l'Esplanade ne sont plus qu'un océan humain; demain les journalistes préciseront le nombre des assistants... » Le lendemain, selon leur assurance coutumière, les journalistes lançaient des chiffres qui oscillaient entre cent cinquante et trois cent mille! Quant à la procession du soir, personne ne dira combien d'âmes l'ostensoir, escorté par cinquante mille hommes, a béni dans cette marche triomphale de trois kilomètres, à travers les rues pavoisées, sous quatorze arcs monumentaux dont chacun était l'hommage d'un arrondissement alsacien.

Encore une fois, le miracle est moins dans l'importance de la foule que dans ce qui l'a mise en mouvement et dans ce qui l'étreignait. Les organisateurs étaient les premiers émus : ils sentaient tellement que cela n'était pas leur œuvre, qu'ils avaient seulement ouvert les écluses et endigué le torrent qui se gonflait maintenant sous leurs yeux et les emportait eux-mêmes... Ce que nous ne pourrons plus oublier, c'est le

caractère de cette masse d'hommes dont l'amour de l'Hostie avait fait un seul être; non point cet être énorme, anonyme, aveugle, toujours quelque peu effrayant, même lorsqu'il n'est pas déchaîné par la colère, mais quelqu'un qui prie, d'une seule âme. Non, la préparation la plus minutieuse, la publicité la plus adroite, le puissant attrait d'une réunion monstre, comme on dit (on se demande, d'ailleurs, ce qui aurait été capable d'attirer de la sorte nos paysans peu curieux de ces exhibitions), n'eussent pas atteint un pareil résultat. Il fallait bien conclure que cette force, disséminée dans le pays, était là depuis longtemps, à l'état latent.

Par-delà le pittoresque dont se contentent beaucoup et qui donne, il est vrai, tant de charme à la France d'outre-Vosges, bat une âme foncièrement chrétienne qu'alimente l'Eucharistie. A la fin de nos cérémonies, S. Em. le Cardinal Verdier a pu décerner cet éloge, qui n'est pas une « bonne parole » mais la constatation d'un fait : « Le Congrès Eucharistique a dépassé tout ce que nous osions espérer. Un tel Congrès n'est possible qu'en Alsace. Aucun autre diocèse de France n'aurait su offrir un spectacle semblable, une profession de foi publique aussi grandiose. »

Nous avons mieux à faire qu'à rêver devant la comparaison et nous affliger que toute ville catholique ne soit plus en état d'être le théâtre de semblable fête; l'exemple d'un territoire authentiquement français, où l'Église n'a pas à reconquérir la place et les droits qu'elle n'a point perdus, doit l'inciter à la reconquête de son état normal.

L'Alsace est ce qu'elle est parce qu'elle subordonne tout sentiment et tout intérêt à sa foi. L'Alsace est ce qu'elle est parce qu'elle a su préserver et former sa jeunesse. Là sont les forces vives, et c'est là, bien entendu, que porte l'effort de déchristianisation.

La réponse fut le jeudi du Congrès, consacré aux enfants. Cette journée fut, elle aussi, beaucoup plus qu'une vision gracieuse, — imagine-t-on le tableau des quelque cinquante ou soixante-dix mille petits garçons et petites filles rassemblés devant l'autel en plein air, apportant leurs épis et leurs branches de bruyère, symboles des gros sacrifices qu'ils avaient faits, à leur mesure? Oh! les jolies histoires qui passaient sur ce char garni de sacs de blé!

Mais refusons-nous à toute description attendrie : nous

sommes invités à découvrir le sérieux de cette manifestation enfantine par la voix du Souverain Pontife qui, grâce aux sortilèges de la radiophonie, s'éleva après le *Domine salvam fac rempublicam* de la messe pontificale célébrée sur l'Esplanade par S. Exc. Mgr Maglione. Écoutons-la : « Me voilà, nous dit-elle, tout particulièrement avec vous, mes chers petits, qui, avec votre candeur, votre ferveur, vos trésors de prières, de sacrifices, de bonnes actions, avez assuré le succès et formé la plus belle vision de ce Congrès Eucharistique de Strasbourg. »

Cela aussi est un enseignement. J'oserai dire qu'il est le principal : le dimanche du Congrès fut la fête du présent, mais le jeudi fut celle de l'avenir.

Nous appellerions volontiers ces liesses eucharistiques le Congrès de l'Action catholique, si une autre dénomination n'avait prévalu : le Congrès de la Paix du Christ.

D'abord, la situation géographique du X^e^ Congrès Eucharistique National lui donnait une nouvelle et saisissante signification. Il est à peine besoin d'insister sur ce point. En face, également, des manifestations aussi et numériquement plus importantes que celle-ci se déroulent. Mais quel contraste ! On se demande quels sentiments ont dû s'agiter dans l'âme de ceux qui ont traversé le pont de Kehl le 21 juillet dernier...

En tout cas, S. Exc. Mgr Rémond, évêque de Nice, sut dégager dans un admirable sermon, au cours de cette messe mémorable, cette grande leçon de paix qui procède de l'Eucharistie. Selon sa propre expression, il semblait que les effluves de paix et de vraie charité partaient d'ici comme un fleuve qui désinfecterait le monde. Dans l'instant même où il parlait, les ondes sonores — qui ont été chargées de transporter on sait quels discours frénétiques ! — réalisaient littéralement la comparaison de l'ancien évêque de l'Armée du Rhin.

Cela, c'est la leçon que les peuples ne tireront point, hélas ! tout empêtrés qu'ils sont dans leurs combinaisons illusoires et leurs provisoires replâtrages. Du moins, nous avons vu mieux que jamais où gisait la vraie et unique source de pacification. *Beata pacis visio.*

Paix intérieure aussi. Je ne pense plus seulement aux pouvoirs civils collaborant avec l'Église, et l'on n'a pas oublié

l'heureux étonnement causé par l'attitude d'un certain personnage haut placé. Mon Dieu ! agenouillés sur leur prie-Dieu, au bas des degrés de l'autel, ou suivant le dais du Saint-Sacrement, nos officiels n'avaient pas l'air tellement humiliés, et de notre côté nous n'avions pas, je le jure, l'impression de « triompher »... Je songe surtout à l'entente religieuse qui a régné autour de l'Hostie du Congrès de Strasbourg.

On sait que l'Alsace n'a pas été seulement déchirée par les guerres politiques et que le triomphe présent de l'Eucharistie représente, en réalité, une résurrection. L'unité n'a pas été refaite : une fraction chrétienne importante — un tiers environ, si je ne me trompe, proportion qui se vérifie pour Strasbourg en particulier comme pour l'Alsace en général — est séparée de l'Église; une autre confession, si cruellement persécutée chez nos voisins, y forme une minorité importante.

Les Articles Organiques dont notre régime concordataire a été gratifié par Bonaparte exigeaient l'agrément des protestants et des juifs. Non seulement celui-ci ne nous fut pas marchandé, mais plusieurs actes publics, assez significatifs, ont témoigné de la sympathie de nos frères dissidents. C'est ainsi que le Grand Rabbin de Strasbourg, ayant félicité notre Évêque du succès de la manifestation catholique de son diocèse, l'Union patriotique des Français israélites a publié une adresse de remerciements. Au Mont Sainte-Odile, qui ne pouvait être oublié dans une telle fête, le maire protestant d'Ottrot n'a pas tenu un autre langage. Enfin, Mgr Ruch, dont nos frères séparés apprécient depuis longtemps les sentiments à leur endroit, a trouvé le moyen de les toucher au cœur lorsque, à l'issue de la procession, il pria et fit prier la foule pour tous ceux qui ne partageaient point notre foi. Tel pasteur d'une grande paroisse protestante avait publiquement recommandé à ses coreligionnaires de se rendre à la manifestation pour constater la vie et la foi des catholiques, et puis d'en faire autant. Nous n'exprimerons point la riposte cruelle que cette exhortation aurait pu attirer, mais il ne nous est pas défendu d'en recueillir un enseignement de plus à notre bénéfice. En réalité, l'attachement à l'Eucharistie mesure la vie chrétienne. Ses ersatz, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne permettent plus qu'une vie chrétienne atrophiée. Je sais des membres d'une même famille protestante qui s'étaient rendus à la messe de l'Espla-

nade à l'insu les uns des autres et qui, se retrouvant au déjeuner, devinèrent à leur visage encore illuminé des émotions de la matinée ce qui s'était passé. Nous n'aurons sans doute pas été les seuls à profiter spirituellement du Congrès Eucharistique.

Parmi d'autres leçons, je veux encore souligner celle qui fut donnée par le couronnement de Notre-Dame de Thirenbach. Ainsi, ces solennités eucharistiques s'achevèrent par une apothéose de la Vierge. L'Alsace où les ligues eucharistiques — les ligues d'hommes, en particulier, — sont si florissantes, l'Alsace dominée par l'ostensoir de l'adoration perpétuelle du Mont Sainte-Odile, est constellée de sanctuaires dédiés à la Vierge. Une fois de plus (après le sacrifice de l'autel renouvelé durant trois jours et trois nuits à Lourdes) la dévotion à la Vierge va de pair avec le culte de Notre-Seigneur dans le Sacrement de sa Présence réelle. Profonde vérité dont nous avons trop souvent l'occasion de tirer la contre-épreuve pour ne point nous réjouir d'avoir à la reconnaître.

Enfin, et je voudrais pouvoir insister sur cet épisode, dans Strasbourg pavoisé aux couleurs jaune et blanc, le Souverain Pontife s'est fait entendre. Tout le monde a lu le texte de l'allocution pontificale, la première que Sa Sainteté ait adressée à l'un de nos Congrès Eucharistiques. Mais ce qu'on ne peut soupçonner sans en avoir été le témoin, c'est l'émotion qui étreignit la foule énorme, lorsque, dans un silence plus fort que les chants et les acclamations, la Voix se fit entendre, si nette, si paternelle, depuis le Vatican. Cependant, elle résonnait jusque dans les plus humbles des milliers de foyers où l'on était à l'écoute, et qui dira, cette fois, jusqu'où s'étendait l'union eucharistique?

On nous permettra d'avancer une dernière conclusion pratique. Ce X^e^ Congrès Eucharistique National ne serait-il pas une simple répétition? Ce qui vient de se passer à Strasbourg ne prouve-t-il pas que, le cas échéant, l'Alsace saurait offrir à un Congrès Eucharistique International un cadre qui ne serait pas trop indigne de la petite et adorable Hostie, le seul refuge du monde en péril?

M.-H. Lelong, O. P.

Apostolat missionnaire

Plusieurs importantes manifestations missionnaires ont eu lieu depuis notre dernière chronique (1); nous en citerons particulièrement trois : le Congrès de l'Aucam à Louvain; le Congrès et l'Exposition missionnaire de Marseille; le Congrès de l'Union missionnaire du Clergé à Lyon.

Le Congrès de l'*Aucam* (Association universitaire catholique d'aide aux missions) qui eut lieu à Louvain au mois d'avril fut un témoignage réconfortant du développement de l'action missionnaire parmi les universitaires catholiques. L'*Aucam* groupe, en effet, non seulement un grand nombre d'étudiants et d'étudiantes des différentes Universités belges, mais elle a organisé aussi une section pour les anciens étudiants et les professeurs dont la collaboration est fort appréciée. L'*Aucam* a déjà pris plusieurs initiatives fort importantes : deux fondations médicales au Congo belge, en accord avec l'Université de Louvain, un centre d'études agricoles au Congo, un secrétariat d'action sociale, fondé à Élisabethville (capitale de la région minière du Katanga) par deux assistantes sociales, avec la collaboration de l'École de service social de Bruxelles; il y a encore une Association pour fournir aux Missions les machines et instruments utiles, un Groupement pour la lutte contre les stupéfiants, une Association pour l'entente des races qui, par l'action éclairée de Mlle Francaux, a déjà réalisé un très utile travail auprès des étudiants orientaux, indiens en particulier.

Le Congrès de l'Aucam fut une occasion d'examiner en commun le travail accompli : plusieurs délégations étrangères étaient venues pour rendre hommage à cette activité féconde et prendre d'utiles enseignements. Au cours de ce Congrès quelques rapports documentaires furent présentés en outre sur les problèmes actuels en Chine, au Japon, dans l'Inde anglaise, en Indochine et aux Antilles. Il y eut aussi

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, novembre 1934, pp. 191-203.

des conférences d'intérêt général : nous signalerons surtout celle du R. P. Pierre Charles, S.J., qui, après avoir fait un exposé saisissant des besoins des Missions, montra le rôle immense que doivent jouer les laïcs catholiques : « De même qu'au XIX^e^ siècle la religieuse missionnaire est entrée en ligne, au XX^e^ siècle c'est le laïc missionnaire qui doit être mis en mouvement... On a écrit de fort beaux livres sur la charité... il est sans doute impossible de dépasser la perfection technique ou la finesse dialectique de ces études abstraites, mais elles ne peuvent servir de rien à l'expansion de la sainte Église tant que l'attitude générale du public chrétien à l'égard des Noirs ou des Jaunes n'est pas tout entière d'amour respectueux et de bonté; tant qu'on ne voit en eux que de la main-d'œuvre à exploiter, des concurrents à évincer, ou des races peu intéressantes qu'il est permis de mépriser. »

La conférence du commandant Laude, directeur de l'Université coloniale d'Anvers, fut particulièrement remarquable, animée du plus pur esprit chrétien et apostolique, en montrant la haute noblesse des véritables vocations coloniales au service de l'Église, du gouvernement colonial et du bien des indigènes (1).

***

A l'occasion de l'Exposition catholique, innovation si heureuse et dont les résultats montrèrent toute l'opportunité, le III^e^ Congrès missionnaire national se tint à Marseille au mois de juin. Le sujet général était : les œuvres charitables et sociales en pays de missions. Pendant trois jours des rapports très instructifs furent présentés, dont l'ensemble forme une documentation que l'on aura grand intérêt à consulter (ils seront publiés en volume par la revue *Les Missions catholiques*, 12, rue Sala, à Lyon). Ce Congrès réunit surtout quelques spécialistes des questions missionnaires, il fut comme une « Semaine de missiologie » française, et nous souhaitons vivement, pour notre part, que se précise et se perfectionne encore davantage cette formule d'études missionnaires ou missiologiques en commun. Mais il faudrait souhaiter aussi l'organisation de Congrès de propagande missionnaire qui,

(1) Les rapports et les conférences du Congrès sont publiés dans un numéro spécial de la *Revue de l'Aucam*, mai-juin 1935, 110 p., un belga (9, rue de Namur, Louvain).

par le recrutement d'un grand public comme par le choix des sujets traités, pourraient faire également œuvre très utile en faisant connaître à l'opinion publique, qui les ignore trop et qui est si difficilement atteinte, les grands problèmes missionnaires. Les nombreuses conférences publiques, organisées chaque jour par les Congrégations missionnaires, à l'Exposition catholique où les Missions occupaient une grande place, étaient certainement une excellente propagande (1).

***

Le succès des Congrès nationaux de l'Union missionnaire du Clergé montre, toutes proportions gardées, les excellents résultats d'une telle action. Grâce à l'U.M.C. de France et à son actif directeur, le clergé de France a maintenant été en grande partie conquis à l'idée missionnaire soit en se montrant les dévoués zélateurs des œuvres missionnaires pontificales auprès des fidèles, soit en s'intéressant plus particulièrement au clergé indigène que le Saint-Siège a confié à la sollicitude des clergés occidentaux, soit enfin en prenant une part active aux études de théologie, d'histoire ou de méthodologie missionnaires. Extension des œuvres missionnaires et développement des études sur les Missions, tel est le bilan de dix ans de travail de l'Union missionnaire du Clergé : les prêtres de France ont pris davantage conscience de leurs responsabilités personnelles dans ce domaine, et le Congrès qui s'est réuni à Lyon au mois de juillet a été le témoignage des progrès continus de cette action.

***

Outre ces trois manifestations, il est bon de relever aussi quelques faits importants pour l'action missionnaire : Le

(1) Nous sommes heureux de signaler une brochure publiée à l'Exposition catholique par un jeune prêtre de Marseille, M. l'abbé Ardouin, *Marseille missionnaire* (à l'Éveil Provençal, 4, rue Dieudé, Marseille. — 69 p., 5 fr.). Ce livre rappelle les gloires et les souvenirs missionnaires de Marseille, qui est le siège de la Maison-mère de deux Congrégations missionnaires et qui compte plusieurs procures missionnaires. Cet historique précis est suivi de renseignements documentaires, en particulier de la liste des missionnaires marseillais depuis 1800 (107 religieux et 132 religieuses).

29 juin 1935, l'ordination sacerdotale, à l'abbaye bénédictine de Saint-André à Lophem-les-Bruges, de Dom Pierre-Célestin Lou-tsen-tsiang, ancien Premier ministre de Chine : cette cérémonie solennelle, à laquelle assistèrent un représentant officiel du gouvernement de Nankin et plusieurs diplomates chinois, fut un événement réconfortant pour l'avenir du catholicisme en Chine, vers lequel se tournent de plus en plus le gouvernement chinois, désireux d'utiliser toutes les « forces spirituelles » pour la restauration nationale et la disparition du communisme, et certaines élites travaillées par l'inquiétude et le besoin d'une doctrine profonde. Au cours de cette émouvante Ordination, d'ardentes prières s'élevaient au Ciel pour que cette immense et malheureuse Chine puisse trouver son Clovis et son saint Remi. La situation actuelle de la Chine et les dispositions de ses gouvernants semblent éminemment favorables à l'action de la grâce.

Quelques jours après, en la cathédrale de Lille, avait lieu une autre ordination sacerdotale, non moins profondément émouvante, celle du R. P. Jean Mohammed Abd el Jalil, O. F. M.; la consécration à Dieu de ce jeune Marocain musulman, brillant étudiant à Rabat puis à Paris, puisse-t-elle marquer le début de la soumission au Christ de cet Islam que certains prétendent inconvertissable.

Pour hâter ce jour, des efforts généreux, que n'arrête nulle objection et nul scepticisme, surgissent de divers côtés : l'un des plus dignes d'attention et de soutien nous paraît être la fondation des Petits Frères du Sacré-Cœur, vivant selon l'esprit et la règle du Père de Foucauld, dans leur premier monastère à El Abiod Sidi Cheikh, dans le Sud oranais. Le *Bulletin de l'Association de Foucauld* (5, rue Monsieur, Paris-7e) a publié, dans ses numéros de mars-avril et mai-juin 1935, de précieux renseignements sur la vie de ces religieux contemplatifs assoiffés de prière et de sacrifice pour la conversion des Musulmans pour lesquels, dans un magnifique exemple d'adaptation intelligente, ils se sont faits tous à tous. C'est aussi, nous semble-t-il, un symbole d'une grande espérance que, la nuit de Noël dernière, cette prière d'un des religieux, appelant du haut de la tour du monastère, tout comme le muezzin du haut du minaret, tous les Arabes du voisinage à célébrer la naissance du Sauveur Jésus.

Paul Catrice.

Formation religieuse des Petits

Livres pour les enfants

I. — *Vie spirituelle*

1. Ida Bohatta-Morpurgo, *L'enfant Jésus*. Zonnewende, Courtrai. 21 pp. 15 × 12. Cart. 10 fr.
2. *Mon petit frère Jésus*. Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 16, avenue de Clamart, Vanves. 16 × 22. Cart. 7 fr.
3. Élisabeth Von Schmidt-Pauli, *Je vais à Jésus*. Desclée de Brouwer. 62 pp. 13 × 9. Cart. 7 fr. 50.
4. Dom Sigismond de Courten, *Les plus belles prières à l'usage des tout-petits*. Benziger, Strasbourg. 80 pp. 12 × 9. Cart. 8 fr.
5. Abbé Albin Gebus, *Le Livre de Prière du petit Communiant*. Benziger. 64 pp. 14 × 10. Cart. 6 fr. 75.
6. *La Messe des enfants* entendue par eux pour leurs frères. Desclée de Brouwer. 44 pp. 12 × 10. 4 fr. 50 et plus.
7. Geneviève Duhamelet, *Missel de l'enfant chrétien*. Perrichon (Lyon) éd. 221 pp. 14 × 9 ; de 9 à 30 fr.
8. Étienne Fourgeron, *L'Esprit Liturgique et la Vie Intérieure mis à la portée des enfants*. Vitte. 2 vol. : De l'Avent à la Pentecôte ; Le temps de la Pentecôte ; 15 fr. chacun.

1. Aquarelles charmantes, mais qui risquent d'imposer à l'esprit des images d'une puérilité déformante, qui survivront à la petite enfance. Textes parfois bien métaphoriques, pour l'âge auquel on s'adresse.

2. Plaira moins aux grandes personnes que le précédent, mais davantage aux enfants, dont il servira mieux la formation profonde.

3. Ce petit livre au texte bien adapté forme, pour la Confession et la Communion, le pendant de « Jésus et moi », pour la sainte Messe.

4. Max Teschemacher, qui illustre « Les plus belles prières », a comme l'auteur de « Mon Petit Frère Jésus », mais avec une technique qui le rapproche d'Ida Bohatta Mafurgo, un sens éducatif bien averti. Il y a quelques angelots, et peut-être conviendrait-il de faire prendre au sérieux ces Esprits que, dans notre enseignement, nous présentons comme bien supérieurs aux hommes. Mais passons. Il y a des enfants. Autant d'enfants qu'il en faut pour animer les images et les rendre bien actuelles : des enfants à l'église, dans des rues bordées de hauts immeubles, à l'école, etc. Il y a aussi Notre-Seigneur et la Sainte Vierge. Le visible rejoint l'invisible dans des représentations qui gardent de la dignité. Nous connaissons, d'A.-M. Roux, un admirable saint Antoine de Padoue, qui pourrait s'intituler : modèle de vie intérieure; le petit Jésus est sur son livre, comme de juste; mais le Saint ne le regarde pas; ou plutôt il le regarde *en dedans*. Ainsi je voudrais que lorsque nos artistes, à côté des représentations de l'Invisible qui sont des concessions à notre nature sensible, et non pas des droits de l'Invisible, montrent des êtres humains saisis par la Réalité signifiée, ils les montrent fermant les yeux. Les petits enfants comprendraient cette leçon muette.

5. Pour les enfants de 7 à 9 ans. Texte en gros, très accessible; images de la Sainte Messe. Mais pourquoi fait-on dire à l'enfant, presque tout le temps, « Petit Jésus » au Dieu de l'Eucharistie ?

6. Évidemment l'idée de Paix aura fait un progrès dans le monde quand beaucoup d'enfants auront fait leurs, par la répétition, les idées exprimées dans ce petit livre et qui sont l'essence de l'Évangile et le christianisme même.

7. C'est une éducatrice qui a composé ce Missel, cela se devinerait et cela se sent. Aux enfants qui ne lisent pas vite on propose le choix entre deux méthodes, dont la seconde se déclare liturgique, et en effet elle comprend toutes les prières de la Messe. Mais la première l'est aussi. Seulement, les prières sont diminuées en nombre et en longueur. Dans ce même esprit de liturgie allégée, les prières du matin et du soir, les Vêpres, et les « Prières selon le Propre » : Collecte, Épître, Évangile, etc., donnant, pour chaque « Temps », la couleur religieuse de ce Temps, par une formule empruntée à la liturgie elle-même, ou adaptée. Au Propre des Saints, pour chaque fête une courte notice et une prière dans le sens des Collectes liturgiques. A côté des Saints géants de l'Église universelle, un beau choix de Saints enfants.

La présentation est tout aussi originale. De jolies aquarelles d'Y. Soutra, et de nombreux en-tête illustrent une suite de versets du Cantique des trois Enfants.

8. Un père de famille faisait chaque matin une lecture à ses enfants pour orienter leur journée dans le sens indiqué par le cycle liturgique. Deux pages. Ce sont ces lectures qui paraissent en volume aujourd'hui. Le fond est bien adapté au développement des 10-12 ans; sinon le fond, la forme un peu sérieuse rebuterait les plus jeunes.

Divers

9-12. Fidelis, *Mes fêtes — Prie — Communie — Sois Apôtre.* Apostolat de la Prière, Toulouse. 4 fr. chacun.

Ces quatre petits volumes de lectures pieuses, méditations, exemples, offrent aux Croisés une matière abondante, et à leurs zélatrices, entre autres ressources, des histoires dont quelques-unes tiennent à la légende miraculeuse, matière délicate où la prudence requerrait un choix plus sévère, et beaucoup à l'hagiographie contemporaine et aux récits missionnaires.

13. Agnès Goldie, *Soldat du Christ.* Vitte. 3 fr. 50.

14. R. P. Marie-Bernard, *Là-Haut : le Ciel.* Sur les pas de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Album illustré pour les enfants. 127 pp. 24 × 16. Imprimerie des Missions africaines, Lyon.

15. *La Première Communion des Petits Enfants.* Société de Saint-Jean-l'Évangéliste, Desclée. 2 fr.

Petit manuel utile entre les mains des catéchistes des petits, pourra être remis directement aux 10-12 ans. — Certaines pages demanderaient à être mises au point.

16. *Petit Catéchisme et Manuel préparatoire à la Confession et à la Communion des petits enfants* (diocèse d'Angoulême). Lethielleux.

Rien d'adapté à la petite enfance.

II. — *Histoire*

a) Ancien et nouveau Testament

17. Comtesse de Ségur, *Bible d'une Grand'Mère.* Hachette. 2 vol. de 250 pp. 2 fr. chacun.
18. Marteau de Langle de Carry, *Du Paradis terrestre à Noël.* Spes. 256 pp. 23 × 18. Cart. 15 fr.
19. Abbé Hénocque, *Histoire Sainte illustrée.* Blondel la Rougery, 7, rue Saint-Lazare. Album cart. 50 pp. 30 × 24. 18 fr.
20. Franc-Nohain, *Histoire Sainte.* Flammarion. 300 pp. 15 fr.
21. Joseph Van Reusel, *Mon Premier Livre.* Wesmaël-Charlier, Namur. 48 pp. 16 × 20. 4 fr.
22. Chan. Quénard, *Mon Histoire Sainte.* Société « L'École ».

17. Nul doute qu'à l'annonce de cette réédition de la Bible de Mme de Ségur, la clientèle se précipite dessus : une illustre signature et plus de 500 pages de texte bien tassé pour 4 francs !

Mais... il convient de voir les choses de près. J'aime énormément « Les malheurs de Sophie »; je n'aime pas « Les deux nigauds », et je dirais bien pourquoi, si c'était le lieu. Il y a, dans chacun des ouvrages de Mme de Ségur et dans l'ensemble de son œuvre, des raisons pour et des raisons contre; ces choses-là n'ont pas été jugées une fois pour toutes, il y a trois quarts de siècle, et pour jusqu'à la fin des temps !

Revenons à la Bible. Raisons *pour* : tout s'y trouve. Ce qui est si ennuyeux quand on nous le réduit en sec résumé ici a de la couleur et de la vie parce que les détails qui frappent sont abondamment rapportés. Sans doute on saute à pieds joints par-dessus l'histoire des filles de Loth et quelques autres; mais non pas par-dessus les mensonges, les ruses, les tueries, les décors de gala, etc. Quels gens que ces gens-là ! quelle intensité de férocité et d'appétit, et comme on voyait grand, pour les réjouissances — le festin d'Assuérus (en l'an 510, exactement !) dura 180 jours ! — et pour les massacres qui font penser que la terre était déjà bien peuplée pour fournir à de pareils fleuves de sang ! Il semble qu'on comprenne mieux le péché originel et l'œuvre du christianisme après cette lecture.

Autre raison *pour* : le naturel et la vivacité des réflexions d'enfants (car, comme on sait, l'histoire sainte est racontée par la grand'mère à ses petits-enfants, ce qui anime le récit et donne l'occasion d'explications et de mises au point).

Ils ont leur franc-parler : Jonas vient d'être jeté par-dessus bord; le Seigneur lui pardonne... « Il est bien temps de lui pardonner quand il est au fond de la mer ! » proteste Henriette; du bon sens : « Une chose qui m'étonne, dit un petit pendant le récit du martyre d'un des frères Macchabées, c'est qu'il ait pu parler sans langue »; des réactions vives : « Mais c'est un abominable jugement ! » s'écrie Valentine sans attendre la fin de la fameuse histoire qui illustra la Sagesse de Salomon; et de la moralité : voir par exemple la page où Judith est passée en jugement par une demi-douzaine d'enfants à la conscience bien éveillée.

Ceci nous amène au principal motif *contre* : est-il nécessaire de toujours ou presque toujours justifier la conduite des héros de l' « Histoire Sainte », qui est sainte surtout par son plan et son aboutissement ? J'avoue que je me range avec les enfants et contre la grand'mère et désapprouve le mensonge,

quelles que soient les circonstances : celui d'Abraham qui fait passer Sara pour sa sœur, celui de Jacob et de Rébecca, celui de Jéhu attirant les fidèles de Baal dans un guet-apens; le meurtre et la cruauté de même. Plus tard, quand ce ne sera plus d'enfants que nous aurons à nous occuper, mais d'historiens, de psychologues, de moralistes ou de nous-mêmes, nous ferons la part des choses; en attendant, craignons de scandaliser les petits. Le second motif *contre* se réfère au même point de vue : le défaut de souci apologétique de l'auteur. Elle renchérit sur les difficultés de cet enseignement si délicat. Les temps d'avant le Christ sont de quatre mille ans exactement; dans le Paradis terrestre il ne pleuvait jamais, et si l'on s'y était crevé un œil, ça n'aurait pas fait mal, du reste le bon Dieu ne l'aurait pas permis. Etc., etc. Jusqu'au poisson de Jonas qui est une baleine et au songe d'Ézéchiel à propos duquel on explique une résurrection des morts vraiment un peu naïve. « On comprendra dans l'autre monde », « Dieu l'a voulu » : ... sans doute... mais l'Église nous autorise à une lecture de la Bible un peu nuancée, qui est aujourd'hui de toute nécessité. Mme de Ségur compte un peu trop sur la foi du charbonnier, et ses petits auditeurs, en ce temps déjà, manifestent qu'ils ne l'ont pas tout à fait au même degré qu'elle.

18. Cette Histoire Sainte est juste à l'opposé de celle de Mme de Ségur.

Nous pouvons reprendre ici les raisons *pour* et les raisons *contre*, en les affectant du signe contraire. Sauf une.

Tout ne s'y trouve pas, loin de là, le choix est même sévère. Et le souci de moralisation et d'apologétique est constant.

Quant à l'affabulation, elle est de même sorte; le meneur de jeu est Tante Marie, et les enfants interrupteurs nous sont déjà connus par « L'Évangile dans la vie des Petits enfants », comme aussi le style avec son incorrection voulue. Le naturel est toujours aussi « sténographique ».

Répliques de garçons : Prise de Jéricho : « Chic alors ! » Potence élevée pour Mardochée : « Oh ! ce que c'est intéressant, cette histoire ! » Promesse d'un fils à Abraham : « Faites-le vite naître, parce que je veux raconter quand Abraham va le tuer ! » Répliques de filles : Sacrifice d'Abraham : « Mais Abraham a dû trouver le bon Dieu très méchant de lui demander ça ! » Prophéties d'Isaïe : « Le bon Dieu n'est pas

méchant parce que, vous voyez, chaque fois qu'il faut qu'il punisse, il dit en même temps quelque chose qui fait plaisir ! » Etc. Toute une psychologie comparée de la fille et du garçon est dans ces répliques. Les enquêtes d'A. Descœudres ont déjà mis en lumière que le souci moral est presque inexistant chez le jeune garçon.

Cependant ces enfants connaissent déjà les histoires de l'histoire sainte. — Le but de Tante Marie n'est donc pas de les leur raconter, mais d'en tirer la leçon. Elle et eux se partagent ainsi les rôles : ils disent ce qu'ils savent, elle se réserve le plan, les passages difficiles, et la morale. Tout cela dans un mouvement qui ne se ralentit pas.

C'est parfois très difficile de faire sentir à des enfants les intuitions profondes du récit sacré. Mme Marteau de Langle de Carry y excelle. Mais il y a tout un ordre de difficultés qu'elle élude : les péchés et aussi les cas de conscience, et les miracles étranges. Nous connaîtrons les bénédictions de Balaam, mais non pas le discours de l'ânesse; la mission de Moïse, mais non pas le bris des Tables de la Loi, ni la punition pour une hésitation dans la foi. Les guerres et les massacres de grande envergure, on ne les évoque pas, on les résume; les péchés de notoriété universelle, on les raconte puisqu'il le faut, mais on les juge.

On voit la divergence de point de vue des deux auteurs. Alors que Mme de Ségur prend la suite d'une tradition et enseigne l'Histoire Sainte à des enfants dont l'éducation chrétienne et la foi ne sont pas menacées, Mme M. de Langle de Carry prend prétexte de cet enseignement — dont les exigences sont considérablement réduites, car les grandes figures seules surnagent au-dessus du désintérêt croissant des générations montantes — pour *éduquer* des enfants qu'entoure une atmosphère défavorable et au merveilleux et à l'esprit surnaturel. Ils sont encore pleins de candeur et de foi ingénue, mais ceux qui lisent en eux savent bien qu'ils sont de leur temps...

Ce que l'historien reprocherait à l'auteur, l'éducateur est tout prêt d'en faire bon marché en raison de l'impression bienfaisante. On va au plus pressé... Il est évident que « Tante Marie » a poursuivi un autre but que l'histoire purement objective du peuple élu.

Malheureusement l'illustration est peu en rapport avec le

texte. Les dessins au trait de A. Wirz sont bien froids et gauches. Les hors-texte en couleurs, de J. Chandeurge, sont remarquables de sens décoratif, de composition, de couleur, mais bien peu lisibles pour des enfants.

19. J.-P. Pinchon est connu pour ses albums de géographie, pour son type de Bécassine et autres illustrations qui font à bon droit la joie des enfants... Il s'attaque à l'Histoire Sainte (Ancien Testament). Il lui faut alors atténuer le caractère parfois un peu caricatural de son dessin. Il le fait sans rien perdre quant à l'esprit, au mouvement, à la vie. Et quel art du beau coloris ! quelle science de la composition ! Le beau sujet a porté l'artiste au-dessus de lui-même; il y a une grandeur épique dans certains décors des faits bibliques. Cette Histoire Sainte laisse loin derrière elle toutes les Histoires Santes en couleurs, si peu artistiques, qui sans doute plaisent aux petits, mais à défaut d'autres.

Sans doute avant tout faut-il plaire aux petits : les Histoires Saintes ennuyeuses ne devraient pas exister. Mais nous constatons : 1° que les Histoires Saintes attrayantes n'ont encore jamais empêché toutes les écoles de se servir des ennuyeuses; 2° que les livres bien faits ne découragent ni les auteurs de les refaire, en plus mal, ni les éditeurs de publier du nouveau dont on n'avait pas besoin.

Donc, nous pouvons prédire que ces images d'Histoire Sainte ne sont pas les dernières, bien qu'il y ait peu de chance qu'on fasse mieux d'ici longtemps, si j'en crois les multiples expériences passées. Quant au texte, il est bien évident que celui-ci ne peut pas suffire. Il est trop succinct. Il n'est pas équilibré. Il n'est pas pédagogique (comparer avec le précédent ou avec l'Histoire Sainte pour les petits enfants de L. Perdreau et J. Burty, plus scolaire). La place laissée par les images était trop mesurée, dira-t-on ? Alors, pourquoi les Prophètes ont-ils bénéficié de longs textes en tout petits caractères ? Nous conclurons que ce bel album est surtout destiné à illustrer des leçons orales.

Malheureusement son prix ne le met pas à la portée des enfants des écoles. A défaut de distributions individuelles, ne pourrait-on pas l'offrir aux bibliothèques des classes ? Ce qui importe, c'est, puisque la preuve est faite que des images d'Histoire Sainte peuvent donner la même impression de vie

et de vérité que toute autre histoire qui est réellement arrivée, et pareillement s'habiller de couleurs lumineuses et gaies, on abandonne définitivement les vieux clichés et les coloris faux. Ne voyons-nous pas de-ci de-là, dans des illustrés à 6 sous, des artistes réaliser de belles et simples choses, avec des moyens techniques bien limités ?

20. Plusieurs ont éprouvé une surprise émue en apprenant que le dernier écrit de Franc-Nohain fut une *Histoire Sainte*. Il y mit beaucoup de respect et de foi, et aussi un peu de cette fantaisie délicate qui est sa marque propre. Voici Noé montant dans l'Arche, tous les ordres de Dieu accomplis : « il tint à s'assurer surtout, et en dernier lieu, que les portes étaient bien fermées ». Voici Samson ébranlant les colonnes du temple de Dagon, et 3000 Philistins écrasés sous les décombres : « On se plaît à penser que Dalila était au nombre des 3000. » Voici Habacuc apportant à Daniel la soupe de ses moissonneurs : « Daniel, ayant apaisé sa fringale, ne manqua pas de partager avec les lions. »

On aurait tort de croire pour autant que ce récit est destiné aux enfants, quoique tous les épisodes trop réalistes en soient écartés : le ton, le vocabulaire, les phrases à multiples propositions, conviennent plutôt à l'âge de l'adolescence et au delà. Ni à ceux que tourmentent des besoins d'apologétique, et à qui ne suffit pas la belle profession de foi des dernières pages : l'auteur déclare accepter la vérité révélée « les yeux fermés et les mains jointes », et dit pourquoi.

48 pages de belle héliogravures (tableaux de maîtres).

21. Amusante présentation en noir et rouge. Mais les proportions relatives des faits ne sont pas observées.

22. Cette nouvelle histoire ne s'imposait pas... Les dessins ne sont pas beaux...

b) Évangile et Histoire de l'Église

23. Victor Poucel, *École de Jésus pour l'enfant*. Flammarion. 157 pp. 17 × 25. 15 fr. Cart. : 20 fr.

24. *Images d'Évangiles expliquées par Marie Fargues.* Éditions « L'Évangile en images », 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, Tourcoing. 2 petits vol. de 40 pp. 2 fr. 75 chacun.

25. *Petite histoire de l'Église illustrée.* Mame. 1 vol. de 168 pp. 26 × 18, de 8 fr. 50 à 30 fr.

23. Après la « Vie de Jésus pour l'enfant » nous attendions les Enseignements de Jésus, que le Révérend Père nous avait promis.

Je crois que ce deuxième livre surpasse encore le premier en intérêt. Non pas, ce n'était guère possible en poésie, en rencontres exquises, en intuition de l'âme de l'enfant, mais en pénétration : exigence du sujet si difficile. Entendons-nous; ce qui est difficile, ce n'est pas qu'un esprit d'enfant ait devant la vie une attitude conforme à l'Évangile; c'est de la lui faire prendre par le seul moyen d'un livre, quand il est plongé dans une société aussi peu conforme que la nôtre à l'Évangile.

Ce livre n'est pas défendu aux grandes personnes. Qu'elles méditent donc les diverses leçons des quatre « classes » (la divine Loi — la Sagesse de Jésus — le Mystère de la Croix — le don du Saint-Esprit). Tout ce qui s'y trouve est déjà, certes, dans l'Évangile; mais cela se distingue-t-il si bien ? L'Évangile, c'est le livre de tous les siècles et de tous les âges ; « l'École de Jésus », c'est la mise à part de ce qui, dans l'Évangile, est spécialement adressé aux adolescents de notre temps.

Il y a deux manières de « mettre à la portée » des jeunes : supprimer tout ce qui semble trop haut, trop riche, trop lourd, soit qu'on ne l'ait pas vu soi-même, soit qu'on en juge les enfants incapables. Ou bien ruminer, justement et de préférence, ce qui est haut, riche, lourd de sens, et ensuite l'exprimer pour des âmes d'enfants grandes ouvertes et avides; l'exprimer, c'est-à-dire lui donner forme d'art, afin de faire vibrer la sensibilité et de multiplier le simple pouvoir des mots.

Travail délicat, où la moindre fausse note gâte tout. Le P. Poucel joue juste.

Oui, certes, nous devons estimer l'âme enfantine à sa

valeur. Cependant, est-ce que le P. Poucel croit très nombreux les *petits* qui pourront le suivre ? Il semblerait que son intention vise des petits : page 83, allusion à ceux qui n'auraient peut-être pas encore fait leur première Communion; pages 54 et 119, des calculs arithmétiques du niveau de la 9e ; et bien des développements ou des observations qui évoquent des enfants de 7, 8, 9 ans. Sauf cas particuliers qui se trouveraient généralement dans des milieux très cultivés, *l'Ecole de Jésus* s'adresse, en fait, aux plus de 11-12 ans. Des expressions comme celles-ci — je cite au hasard — : « Mais la *prudence de ses secrets* ne l'a jamais amené à être lâche » (p. 69); des tirades comme celle, très belle d'ailleurs, qui se termine par : « Gare à vous, pécheurs, si jamais l'Amour éternel, désespéré, retourne ses flammes contre vous ! » (p. 85), et bien d'autres passages, voire des pages entières, donneront à l'enfant l'impression que son auteur, qui l'a pris par la main pour commencer, le lâche parce qu'il ne peut plus se retenir de dire tout. Le petit le suit un moment, se dépasse lui-même dans ce sillage entraînant, puis abandonne. Un adolescent irait plus loin, et peut-être ne se laisserait-il pas lâcher...

Aux enfants inspirés, aux petits poètes et aux mystiques, aux âmes secrètes et aux ardentes petites filles, ce livre donnera beaucoup avant qu'il soit compris. A tous les autres, je souhaiterais un peu de maturité.

Pour terminer, et par souci d'information objective, disons que le P. Poucel reste fidèle à sa formule, qui est de donner le sens de l'Évangile, quitte à en altérer beaucoup la forme (et peut-être *grâce* à cette altération ; voir, par exemple, l'Aveugle-né, p. 33; le portrait du Mauvais Riche, p. 47; etc.). Il faut en prendre son parti. Quelques-uns d'entre nous seront choqués ; ils veulent plus de respect pour le texte littéral. Peut-être ont-ils raison de craindre les abus. Tout le monde n'a pas le droit de faire parler Jésus comme nous parlons : un rien, et le sens peut dévier, la divine Figure perdre de sa dignité. D'ailleurs, le texte sacré est si beau dans sa sérénité qu'il y faut bien vite revenir.

24. Ces deux brochures ont été composées pour les enfants des catéchismes et des patronages, à l'aide des jolies images en couleurs de la collection bien connue « l'Évangile en Images ». A chaque page, une image, un texte très accessible. La

lecture achevée, un petit travail personnel est indiqué à l'enfant. Le 1er volume est paru : *Vie de Jésus* ; le second va paraître : *Paroles de Jésus.*

25. On connaît la formule du Catéchisme illustré, et des Récits évangéliques illustrés. Nous retrouvons ici Colette, Bernard, Jean, toute la jeune bande, des parents, des abbés, etc.; l'enseignement un peu ardu de l'histoire de l'Église est coupé de réflexions, de récits, de promenades, de petites disputes d'enfants dont le but est de faciliter la lecture du volume. Il est bien difficile qu'un tel procédé ne sente jamais son artifice.

Le naturel des enfants est parfait dans les hors-d'œuvre ; mais quand la parole leur est donnée pour enseigner à leur tour ce qu'ils savent, ils s'expriment trop souvent « comme des livres ». Et les derniers chapitres sont beaucoup trop denses, trop résumés.

Qu'a-t-on voulu faire ? un livre scolaire ? mais pour quel âge ? Trop de procédés puérils pour les grands, trop de passages ardus pour les petits. Plutôt un livre de prix. Mais alors il eût fallu davantage sacrifier au désir de plaire, de plaire *jusqu'au bout.*

Tout en louant les auteurs de leur tentative, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils n'ont pas su donner à leur ouvrage un intérêt homogène, ce qui est justement la difficulté d'une histoire élémentaire de l'Église, comme de bien d'autres histoires élémentaires. Saint Paul, comme Clovis, sont des héros pour la jeunesse. A mesure qu'on se rapproche, les choses se compliquent ; les grandes figures ne se dégagent pas encore bien des événements touffus.

Une remarque en passant : est-il légitime de dire que le *principal* rôle de l'Église est d'enseigner ? (p. 65) Et la Vie ? Et la Messe ?

M. Fargues.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLIV

JUILLET 1935-SEPTEMBRE 1935

Les Principes et la Pratique

F.-M. Braun. — La charité dans la famille 20
G. Brillet. — La perfection exigée par le ministère des âmes. 125
G. Galichet. — Ce sacrement est grand. 33
R. Garrigou-Lagrange. — Les communions sans action de grâces 141
E. Masure. — La perfection exigée par le Sacrifice de la Messe. 113
J. Viollet. — Principes de la spiritualité conjugale 5

Les Maîtres et les Modèles

A. Ancel. — Les points essentiels de la spiritualité pradosienne. 53
M. Gonin. — Le Père Chevrier. 45
O. Leroy. — Hommage à Thomas More 38
Card. Pacelli. — Saint Dominique 150

Textes anciens

S. Augustin. — Le bien du mariage. 65
S. Cyprien. — Le sacrement de calice du Seigneur 187

Les Idées et les Œuvres

★ ★ ★. — L'œuvre exégétique et historique du R.P. Lagrange. 196
Apostolus. — La présence des absents 192
— Le fruit des heures perdues 73
P. Catrice. — Apostolat missionnaire 207
E. L. — L'intelligence de la prière liturgique 98
G. G. — Une conception de la famille chrétienne et de l'apostolat familial 91
H. Lelong. — Les leçons du Congrès Eucharistique de Strasbourg. 200
G. Rouzet. — Les Jocistes face au mariage 78
H.-D. Simonin. — Les Pères Blancs au Ruanda. 95

Lectures

M. Fargues. — Formation religieuse des Petits. 211
J. Madaule. — Paul Claudel auteur spirituel 99
M. de Paillerets. — Pour la formation des âmes 106
H. Paissac. — S. Augustin et l'idéal monastique 103

Bibliographie

Dr Biot. — Au service de la personne humaine. 110
I. Bohatta-Morpurgo. — L'enfant Jésus 211
— Mon petit frère Jésus. 211
A. Chauvin. — Jeunesse et liberté 108
— La préservation morale de l'enfant. 108
P. Claudel. — Positions et propositions 99
— Ecoute, ma fille. 99
S. de Courten. — Les plus belles prières à l'usage des tout-petits 211
M. Cristiani. — L'esprit chrétien dans le sport. 110
G. Duhamelet. — Missel de l'enfant chrétien 211
G. Dumas. — Disciplines. 108
M. Fargues. — Images d'Evangiles expliquées 220
Fidelis. — Mes fêtes — Prie — Communie — Sois apôtre . . 213
E. Fourgeron. — L'esprit liturgique et la vie intérieure mis à la portée des enfants 211
A. Gebus. — Le livre de prière du petit communiant . . . 211
H. Hello. — Conseils pour la direction des œuvres de jeunesse. 110
A. Hénocque. — Histoire sainte illustrée. 214
P. Lemaire. — Le rôle des parents et des maîtres dans l'éducation de la pureté. 108
P. Marie-Bernard — Là-haut : le Ciel. 214
Marteau de Langle de Carry. — Du Paradis terrestre à Noël. 214
M. Mellet. — L'itinéraire et l'Idéal monastique de S. Augustin. 103
Chne Mugnier. — La liberté de la vocation 107
N. — La messe des enfants 211
N. — Petit catéchisme et manuel préparatoire à la confession et à la communion des petits enfants 214
N. — La première Communion des petits enfants. 214
Franc-Nohain. — Histoire sainte. 214
J. Pinault. — Discernement et culture des vocations. . . . 107
V. Poucel. — Ecole de Jésus pour l'enfant 219
H. Pradel. — Pour leur beau métier d'homme. 108
Chne Quénard — Mon Histoire Sainte 214
J. Van Reusel. — Mon premier livre 214
E. Von Schmidt-Pauli. — Je vais à Jésus. 211
Cnesse de Ségur. — Bible d'une grand'mère 214

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).